

# exit

revue de poésie



éditions gaz moutarde

100



# Sommaire

Pierre Bastien, <i>Interface #100</i> .....	5
---	---

## Présentation

Stéphane Despatie, <i>Dans l'œil du poète</i> .....	7
---	---

## Des textes de

Patrice Desbiens .....	11
Yves Boisvert .....	15
José Acquelin .....	16
Martin Pouliot .....	18
Jean-Sébastien Larouche.....	20
Fernand Durepos .....	24
Nancy R. Lange .....	27
Nancy Labonté .....	29
Serge Patrice Thibodeau.....	33
Denise Brassard.....	36
Hélène Monette .....	38
Isabelle Forest .....	42
Linda Bonin .....	44
Benoit Jutras .....	46
Paul Chamberland.....	48
Jonathan Lamy .....	51
Henri Chassé .....	54
Dominique Lauzon .....	56
François Charron .....	60
Marie-Hélène Montpetit .....	63
Catherine Harton .....	67
François Godin .....	69
Christine Germain .....	73
Daniel Leblanc-Poirier .....	76
Jean-François Poupart .....	78
Dominique Robert.....	80
Cynthia Girard.....	83
Bernard Pozier .....	85
Mario Cholette .....	88
Tony Tremblay .....	91
Dominic Marcil .....	94
Noémie Roy.....	96
Roseline Lambert .....	98
Éric Roberge .....	103
Francis Catalano .....	107
Caroline Rivest .....	110
Stefan Psenak .....	112
Roger Des Roches .....	116
Stéphane Despatie .....	118
Sylvain Turner.....	120
Linakim Champagne .....	123
François Guerrette .....	125
Corinne Chevarier .....	129
Jean-Philippe Bergeron .....	133
Annick Chauvette .....	137
Jean-Sébastien Huot .....	139
Jean-Marc Desgent .....	141

# exit

revue de poésie

100

Revue fondée en 1995 par André Lemelin et Tony Tremblay

**Direction littéraire:** Stéphane Despatie

**Rédaction:** Francis Catalano, Corinne Chevarier, Stéphane Despatie

**Direction générale:** Pierre Bastien

**Adjoint à l'administration:** Dominique Lauzon

**Révision et correction:** Dominique Robert

**Page couverture:** Alain Reno

**Webmestre:** Didier Guillemette

**Correspondance:** Revue *EXIT*, C.P. 22125,  
C.P. Iberville  
Montréal (Québec) H1Y 3K8

**Internet:** <http://www.exit-poesie.com>

**Courriel:** [redaction@exit-poesie.com](mailto:redaction@exit-poesie.com)

**Compographie:** Roger Des Roches – SÉRIFSANSÉRIF

**Distribution:**

SODEP

460, rue Sainte-Catherine Ouest, bureau 716

Montréal, (Québec)

H3B 1A7

**Pour les abonnements, voir le coupon à la fin de la revue**

**Envoi de textes:** Minimum de deux poèmes; maximum de 10 pour un total de 20 pages. Les poèmes en prose ou en vers sont présentés dactylographiés ou imprimés à **double interligne** sur feuilles « 8,5 po x 11 po ». Les textes sont soumis en **quatre exemplaires**. Une notice biobibliographique d'au plus cinq lignes est requise.

Faites parvenir des photocopies, les textes ne sont pas retournés. Joindre nom, adresse et numéro de téléphone et poster le tout à: *EXIT*, revue de poésie, C.P. 22125, C.P. Iberville, Montréal (Québec) H1Y 3K8.

La reproduction totale ou partielle des textes, photos et illustrations publiés requiert l'autorisation de la revue *EXIT* et des Éditions Gaz Moutarde inc. Les auteurs-es conservent l'entière responsabilité de leur-s texte-s.



Conseil des Arts  
du Canada

Canada Council  
for the Arts

CONSEIL DES ARTS  
DE MONTRÉAL



Conseil  
des arts  
et des lettres  
du Québec



Ce périodique est subventionné en partie par le Conseil des arts et des lettres du Québec, par le Conseil des arts du Canada, par le Conseil des arts de la Communauté urbaine de Montréal. *EXIT* est membre de la Société de développement des périodiques culturels du Québec (SODEP) : 460, Sainte-Catherine Ouest, bureau 716, Montréal (Québec) H3B 1A7.

**Dépôts légaux :** Bibliothèque et Archives nationales du Québec, 2020  
Bibliothèque et Archives Canada, 2020

ISSN : 1203-1267

## *Interface #100*

Si la poésie est ce fulgurant écho de la mise au jour d'un cheminement intérieur, *Exit* en est l'interface, le véhicule depuis maintenant vingt-cinq années. C'est avec grand bonheur et fierté non feinte que l'équipe d'*Exit* souligne cet anniversaire; une centième publication est tout de même une manière de consécration dans le temps, un état d'être, une façon de dire: je suis. Et puis, en même temps, ce bonheur est nimbé d'une certaine retenue, d'une humilité devant la poésie et ceux qui la créent.

*Exit*, au fil des ans, a rassemblé en ses pages à peu près tous les écrivains et écrivaines de poésie du Québec (52 % de voix féminines et 48 % masculines); quelques centaines de poètes à l'international se sont aussi joints à nous pour nous donner à voir et entendre les voix provenant de plus d'une trentaine de pays différents.

Vingt-cinq années, c'est aussi le temps de toute une génération de poètes. Au Québec, chaque génération s'est distinguée de la précédente à la fois par la forme, le style emprunté de même que par les différentes thématiques proposées. La génération d'*Exit*, née de l'expérience *Gaz Moutarde*, se distingue surtout pour son ouverture sur le monde, son universalité; les voix qui nous animent sont uniques; la grande individualité de leur propos et forme, leur musicalité résonne et disent: j'existe.

Si depuis plus de vingt-cinq ans, je m'astreins à la tâche nécessaire de tenir la barre de ce navire qu'est notre revue, c'est en pensant à ces créateurs et créatrices venus de tous les horizons, c'est grâce à eux que je poursuis cette mission qui est mienne. Il me faut aussi remercier le destin qui m'a accordé la chance de travailler avec des directeurs littéraires dévoués à la poésie et aux poètes, du fondateur de la revue Tony Tremblay, en passant par la rigueur incarnée qu'est Denise Brassard, jusqu'à notre directeur actuel, Stéphane Despatie, dont l'imaginaire foisonnant ne cesse de nous faire vivre de grands élans. Aussi, et je devrais dire surtout, c'est appuyé par une formidable équipe de collaborateurs et collaboratrices non moins dévoués que nous continuons

de vous apporter, au fil des saisons, les voix poétiques contemporaines qui nous entourent. Je vous invite à lire leurs noms en page deux de chaque numéro d'*Exit*, revue de poésie.

Bonne lecture!

*Pierre Bastien*

## *Dans l'œil du poète*

*on dit que la lumière était fragile  
et la rivière très douce*

TANIA LANGLAIS

*la vie tremble pour qu'on la nomme*

KIM DORÉ

*pour un poème en chute pour rien  
juste pour voir comme ça à tout hasard*

CLAUDE BEAUSOLEIL

*Pour que jouent les monuments  
ils transforment les escaliers en clavier*

VALERIO MAGRELLI

*où même les mots dans ce paysage  
se souviennent de l'écho de ta voix  
comme le vent d'ailleurs oui le vent*

HERMÉNÉGILDE CHIASSON

« Bien des années plus tard », écrivait Gabriel García Márquez dans la première phrase de *Cent ans de solitude*. Pour *Exit*, on ne parle pas de cent ans, évidemment, mais bien de cent numéros, et quand même, de quelques « années plus tard ». En 1995, André Lemelin et Tony Tremblay démarraient l'aventure. Sur une note personnelle, j'étais au lancement du premier numéro et je participais, en tant qu'auteur, au numéro 2. Quelques parutions plus tard, je me joignais au comité de lecture, dirigé par Tony, puis par Denise Brassard, et je prenais le relais à la direction à la suite du départ de Denise. Moi-même un pur produit d'*Exit*, j'ai pu constater l'importance qu'a eue la revue sur la production de plusieurs poètes. Dès le premier numéro de la revue, *Exit* regroupait des poètes de différentes générations, dévoilant les premières parutions de jeunes inconnus aux côtés de nouveaux poèmes d'auteurs bien établis. Nous avons toujours fait honneur à cet aspect, bien présent dans tous les numéros. Nous n'avons donc jamais cessé d'être attentifs à la relève, aux nouvelles tendances, tout en demeurant très respectueux envers les

poètes des générations qui ont précédé celle des membres de l'équipe composée essentiellement de la génération que l'on nomme X. Tout vient peut-être de là, en fait : la génération dite sacrifiée ne veut surtout pas nier les autres générations. Nous avons aussi consacré beaucoup de place au côté «laboratoire» que permet une revue, laissant les poètes prendre des risques, ou les provoquant avec des propositions de jeux formels. On a également fait beaucoup de place à la réflexion sur le genre de la poésie par le biais de courts essais ; sur ce point, les années où Denise était à la barre sont particulièrement révélatrices. Plus tard, nous avons prolongé ce terrain de jeu par le biais des entretiens, qui reviennent souvent en nos pages, accomplissant ainsi une sorte de devoir de mémoire, et laissant les poètes articuler leur propre démarche tout en nous renvoyant, par ricochet, aux livres de ces auteurs. Sous ma direction, nous avons choisi de donner un aperçu de ce qui se fait à l'étranger, étant certains de renforcer ainsi notre propre poésie de même que de mieux la positionner et de mieux l'aider à traverser elle-même des frontières. Plusieurs poètes québécois, dont Francis Catalano, membre de notre comité de lecture, de manière ponctuelle, prêtent main forte à *Exit* en traduisant des poèmes provenant d'un peu partout autour du globe. Ainsi, *Exit* peut être fier de prendre le pouls de ce qui se fait tant à l'étranger que dans l'ouest du pays ou dans les provinces maritimes, chez les Autochtones autant que dans les différentes régions du Québec, et ce, chez toutes les générations. *Exit* est beaucoup sorti, allant à la rencontre de plusieurs cultures, voyageant maintes fois en France, certes, mais aussi, par exemple, en Belgique, en Allemagne, en Italie, en Russie, au Mexique, en Argentine, au Pérou. Ce genre d'échange transnationaux a permis à plusieurs poètes de trouver un écho ailleurs, à plusieurs d'entre nous d'élargir nos connaissances et l'étendue de nos réseaux. Nous ne nous doutions pas de tout le chemin qui nous attendait, ce soir de 1995, dans un bar de Montréal, lorsque Tony lança ce premier numéro en forme de rectangle oblong. Nous avions des prétentions, certes, quel jeune n'en a pas, mais avions surtout dans l'idée le partage, l'envie d'exister. C'est du moins ce que je ressentais, comme lecteur de ce premier opus et spectateur assis dans la salle où je le découvris pour la première fois. Je remercie

donc la première équipe d'*Exit* d'avoir eu le courage de s'aventurer dans le paysage littéraire, et je vous souhaite une longue vie. Nous avons plein de projets pour *Exit*, j'espère que nous faisons aussi partie, lecteurs et poètes, de vos projets, de lecture ou d'écriture, car c'est avec vous que nous construisons.

Chaque poète ayant publié dans la revue au fil des ans a contribué à son édifice et chaque apport fut précieux. L'équilibre d'un numéro, ce n'est pas nécessairement l'éclat qui le crée et on néglige trop facilement les tons les plus discrets. Pour composer cette minianthologie, nous avons dû faire des sacrifices qui n'ont le plus souvent rien à voir avec la qualité des textes, mais bien avec l'élaboration d'un tout cohérent. Dans ce numéro, vous lirez des poètes qui ont souvent collaboré à la revue, qui lui ont donné ses lettres de noblesse, qui ont marqué son lectorat, influencé ses auteurs, et qui ont contribué à nous faire grandir, à avancer et à nous démarquer. Vous retrouverez leurs textes en ordre chronologique, sans notice biobibliographique, sans mention de leurs prix ni même de leur date de naissance ou de décès (malheureusement, dans certains cas); nous sommes dans la fluidité de leurs textes, tous ensemble dans les mêmes pages, au cœur du poème et dans l'œil du poète. Un énorme merci à tous ces auteurs.

Bonne lecture!

*Stéphane Despatie*



# Patrice Desbiens

(*extrait du numéro 1*)

## *Hôtel chancelant*

### 1.

Je suis à l'horizontale  
dans un lit au  
onzième étage du Parklane  
Apartment Hotel à Ottawa  
Ontario, je suis parallèle à  
l'horizon et parallèle à la mort et  
parallèle à personne puisque  
je suis seul dans le lit, je suis  
seul dans la chambre (à part des  
miroirs) et il y a deux de tout...  
c'est comme si on m'avait  
laissé dehors y mouille des  
nouilles Kraft Dinner... maudite  
température de célibataire et  
les rideaux rouges bougent  
comme des robes de danseuses  
hawaïennes j'allume la TV et  
elle m'annonce qu'il y a 249 feux  
de forêt au nord de l'Ontario un  
à 30 km de Sudbury un qui brûle  
hors de contrôle dans mes bobettes,

Margaret Thatcher est en ville et les rues  
sont tellement propres qu'on  
voit sous sa jupe... c'est affreux...  
des enfants meurent entre ses  
jambes l'Angleterre déterre  
ses morts et les envoie en  
guerre je me promène dans la  
chambre d'hôtel comme un  
revenant... un revenant qui n'a  
plus personne à hanter que lui-  
même un revenant qui ne peut

même pas traverser les murs  
un revenant qui joue les durs  
mais qui ne fait peur à personne  
un revenant qui ne peut jamais  
revenir et à 9 h 30 du matin à  
Ottawa Ontario Canada j'ai la  
main autour d'un premier rhum et  
coke et la langue me flotte  
dans la bouche  
comme un poisson mort...

## 2.

À l'hôtel de Park Plaza à Toronto  
Ontario chambre 727 tout est  
tranquille. L'équipe est partie,  
tout le monde est parti. Je  
viens encore de me faire mordre  
par La Chienne française (c'est  
comme ça que l'annonceur  
anglophone prononce La Chaîne  
française) et ma blessure saigne  
sur tous les beaux meubles de  
cette belle suite, le sang tache  
les draps et le tapis, il remplit  
le bol de toilette, il sort des robinets, il coule le long des  
murs de ce bel hôtel, tous les feux restent au rouge, le trafic  
fige comme des bananes dans du  
Jell-o, le sang remplit le métro  
et les bars rétros, le sang caille  
et la vie arrête pour laisser  
passer la mort, des dollars  
descendent du ciel comme des  
parachutistes et collent à tout,  
et c'est tout. Je laisse mon corps  
mort dans le lit de la chambre  
d'hôtel tandis que mon âme  
s'envole de Toronto et à cette  
altitude l'intersection de Bay et  
Bloor a vraiment l'air d'un trou  
de cul.

### 3.

Je suis dans un train pour  
Montréal et le train est dans le  
Québec et le Québec est dans  
mon cœur et elle lit dans  
mon lit et dans mon cœur et si  
je rêve alors je ne veux plus  
jamais me réveiller.

Elle lit un de mes livres et elle rit  
comme des rapides hystériques,  
historiques. Dans les fenêtres  
ouvertes, les rideaux battent  
des ailes et qu'est-ce que c'est  
que cette obsession avec les  
rideaux? Je suis dans un train  
pour Montréal en première  
classe et il n'y a pas de rideaux  
(c'est des stores blancs et  
banals comme des écrans de  
projection où on a projeté trop  
de 8 mm de vacances) et  
maintenant on vient de nous  
annoncer (dans les deux langues  
« officielles ») qu'il y a un  
problème de réfrigération et  
qu'il n'y aura pas le repas  
« gratuit ». Plus tard on me  
demande de changer de place  
pour accommoder un couple qui  
vient d'embarquer et je m'assois  
sur le côté gauche du train, c'est  
un banc à une place pour un  
poète à deux faces et c'est la  
première fois que je vois le pays et  
de ce côté du train,

les terres sont à l'envers.  
Je m'en vais à  
Toronto pour une entrevue avec  
TVOntario Je leur dirai,  
l'écriture est une merveilleuse

aventure, c'est comme un  
*National Geographic* de l'âme.  
Ou je leur dirai, l'écriture est la  
recherche du silence et je ne  
suis qu'un gros bruit. Ou je leur  
dirai rien. Ou, pire, je leur dirai  
tout. En attendant, je suis bien,  
je prends une autre bière et dans  
ma tête je compose des poèmes  
qu'ils ne pourront jamais avoir...

# Yves Boisvert

*(extrait du numéro 2)*

## *Frontière*

Elle sortit de ce bar  
où j'allais tous les soirs  
près de la route brûlante  
qui n'en finissait plus.

Elle portait une blouse blanche  
cela va de soi  
et des jeans bleutés  
qui lui allaient comme un gant.

Elle ne m'avait jamais vu ;  
je ne la connaissais pas ;  
elle dit : « Tout est vain ici-bas, partons. »

J'ai regardé mes bottes  
en fumant sa dernière cigarette  
mes bottes, et la route brûlante  
qui n'en finissait plus.

Alors nous sommes partis  
dans SA voiture  
au soleil couchant,  
pareils à ces oiseaux  
qu'elle aimait tant :  
berces, silènes, onagres et pigamons !

Soudain, la mauve musquée  
s'empara du volant  
car il y avait une frontière à traverser  
au-delà de quoi  
rien de plus  
que ce bar où j'allais tous les soirs  
et la route brûlante  
qui n'en finissait plus.

# José Acquelin

(*extrait du numéro 3*)

## *Le maître de rien*

### 4.

Un soir, un de ceux où le vent balaie les rues et pousse les gens chez eux, il alla dans un parc. De grands et hauts projecteurs éclairaient un terrain de baseball. La lumière était forte, personne ne jouait, les estrades étaient vides. Les peupliers, plantés tout autour, semblaient applaudir ce non-jeu. Des bourrasques soulevaient parfois un peu de sable. Il ferma les yeux et se mit à compter, comme ça, pour voir, le pouvoir des chiffres peut-être. À quarante-quatre, il sentit les projecteurs s'éteindre. Il pensa ceci : à quarante-quatre ans, quand j'aurai cet âge-là, ce sera l'an deux mille. Il rentra chez lui et passa la nuit devant un verre d'eau.

### 5.

Une nuit de printemps, une de celles où l'on peut entendre l'herbe pousser, il se laissa porter par l'impression que faire ceci plutôt que cela avait très peu d'importance et que marcher dans la vie se limite à remuer un peu de poussière dans les rues, pour un jour éternuer et disparaître. Mais juste avant ça, le temps de voir l'éternuement faire un arc-en-ciel minuscule dans le soleil persistant, une image de la beauté, de la poésie peut-être, aura été entrevue. C'est ainsi qu'il se dit être mort quelques milliers de fois et que déjà ça ne comptait plus. Pourquoi le cercle écrit zéro quand on le dessine ? Il se mit à rire quand il crut comprendre que le truc, c'était d'arrêter de mourir, donc de renaître.

## 6.

Le temps d'un nuage, il s'assit sous la pluie et se mit à boire le retour des lacs, des rivières et de la mer: la nudité a le pouvoir de changer le sang en eau. Il disait nudité parce que, pour lui, le mot pureté était plein d'un alcool très fort.

## 7.

La dernière fois qu'on s'est vu, il m'a dit: « j'aime la lumière mais j'habite encore mieux la nuit. Je n'aime pas dormir et encore moins les lits; dire qu'on y a perdu le néant en naissant. J'aime l'amour parce qu'il nous permet de rajouter, en ne se croyant plus seul, quelques étoiles *illusives* dans les illusions quotidiennes. Et si j'ai hâte de mourir, c'est surtout pour savoir si c'est la même qualité de rien qu'avant la vie. Mais par-dessus tout, je crois que si je suis venu au monde, c'est pour ne plus revenir à la terre.» Il m'a offert une cigarette et a laissé nos fumées discuter de galaxies plus patientes que nos feux.

Martin Pouliot

(*extrait du numéro 4*)

*Les circonférences d'un cri* (extrait)

le musée libre des horreurs  
propose le soufre  
et la suture

tu es intime avec l'administration  
de la survie

ta fracture nue  
dans la nécrologie  
du sous-sol

•

ne replie plus tes mains  
en gesticulant le silence  
qui te ronge

l'acier et la flamme  
coulent sur le même corps

un corps dans l'attaque

dans les ruses où même un nom  
gravé dans le lieu intime  
s'identifie à la teneur  
de l'épuisement

•

au motel des cicatrices

les sangs inconnus  
proclament le silence

la pluie goûte l'âtre du métal  
dehors  
il fait sombre jusqu'aux  
ligaments soumis  
au vertige des verrous

•

jamais cette voix dans  
l'aluminium du jour  
jamais la rage et son crachat  
jamais la patience  
dans ce corps de reptile nu  
jamais l'arme  
dans le piège des encres  
jamais la permission  
de mourir debout  
jamais l'éclat de la chaux  
et l'orgasme brut  
jamais le sursis des craies  
pour les anges condamnés

# Jean-Sébastien Larouche

(*extrait du numéro 5*)

## *Nihil niet*

Plus capable de faire  
des colères.

Des crises de cerise  
rouge de rage.  
Rose avec l'âge.

Je pioche  
sur la machine.  
À écrire.

Un des chats a fait  
son territoire  
dans ma casbah.  
Comme un coup d'État.  
Je pense à Kropotkine.

À écrire.  
En écoutant du vieux  
hardcore mais  
the feeling's gone.

La folie fun.  
L'énergie punk.

Ça ne me fait plus d'effet.  
Je ne suis plus du tout.  
Frais.

Nihil niet.

## *T-shirt bedaine*

Je suis venu  
croupir dans mon jus  
pour la dernière fois.  
Comme le dernier des rats.  
Il n'y a plus de barman  
plus de clients  
plus de bières.  
Il n'y a plus rien.

Il y a toujours un crayon  
et une odeur.  
Merde sur mon index.

Il y a quelque chose  
par la fenêtre de nuit close.  
Une silhouette de petite fille.  
Un goût de ketchup et de frites.

Je me l'enfilerais ben.  
En silence.  
La petite *raveuse*.  
Je sucerais  
sa cire d'oreille  
ses seins bourdonnants  
d'abeille Cheerios  
ses quinze ans  
son nombril.  
Le bout du genou.

Jeunesse.

Douce *raveuse*  
Avec lulus  
et ventre blanc.  
Yeah, baby  
show me

the big booty  
you're hiding  
under those baggy pants.

Je vais avaler tes barrettes  
ma petite sacrement.  
Tu vas te parfumer  
avec mon dessous de bras.  
C'est pas parce que j'ai plus de job  
que je ne bande plus.  
Hardcore.  
Encore.

Cogne dans la porte, ici.

•

Mes amis craignent  
les idées qui leur viennent  
sur ma déveine.  
Ces temps-ci.  
Je ne souris pas.  
Je n'ai pas le choix  
c'est comme ça.

Il faudrait une pompe à bicycle  
pour me pomper le sang.

La peau des femmes  
la bière.  
L'odeur de mon pénis  
sur les doigts  
la nicotine  
sur les doigts.  
Le café  
la marijuana.

Mon oreiller  
mes draps.  
Mes crottes de nez.  
Tout a le même goût.  
Un goût de fer.  
The taste  
of bad evil  
heavy metal.

Le même goût suicidaire  
que le canon de calibre 30-06 de mon beau-père.  
À neuf ans.  
Caché seul  
dans la chambre froide.  
Je le mettais dans ma gueule  
  
sans trop savoir pourquoi.

# Fernand Durepos

*(extrait du numéro 9)*

## *Dans les nuits de Kill City*

à Myriam

*(...) ta grande maison vide sans toi.*

JOSÉE YVON

*Si cela est grave ou non  
n'est d'aucune espèce d'importance  
quand on se fait tirer à bout portant  
on cherche encore à groover*

RICHARD DESJARDINS

*De toute façon écrire est interdit au Québec.*

JEAN-MARC DESGENT

## Teenage Wasteland

dans les débris de leur mémoire  
s'en vont comme en ultime promenade  
rebelles dans des restes de baby-boom  
ils slaloment sur les rollerblades de la dernière chance  
mais finissent souvent par rentrer  
tôt ou tard  
et reprendre  
chutant d'un hit  
la seule place qui leur revient  
dans le nœud marin d'une corde  
demain  
au-dessus de gens et de chiens  
se frayant un chemin  
entre seringues souillées et carcasses de rats  
déchus mais radieux  
ils squeegeeront ce qu'il reste de ciel  
avant de se caler dans les nuages  
et de compter  
cigarette toute fraîche au bec  
le pourboire surprenant des anges

## **Kid**

puis  
le silence  
enfin  
vient se clouer au gyproc  
pour un semblant de tendresse  
quand un gars  
loin de sa gang  
abrillé de ses tatouages bâclés  
s'endort après sa baise  
saignant d'une rose dans un poing sous le menton  
au visage toute l'innocence  
d'un p'tit kid tranquille de l'Est  
qui dans son lit  
sous un bisou encore tout frais sur sa joue  
commence à rêver de papa  
tout juste parti  
sur la pointe des pieds  
pour une dernière ronde  
de crack

## **Patient d'ainsi brûler**

alors je n'ai plus dormi  
installé au grenier de l'insomnie  
je fouillais mes malles encore bourrées d'hier  
reprisais, astiquais, retapais  
Grandes Ourses, comètes, astéroïdes  
et autres rebuts de mon bonheur d'avant  
tous les jours de fête qu'il te fallait  
et ma vie nouvelle sous le bras  
je n'avais plus qu'à redescendre de mes nuits blanches  
soleil dans des habits de temps splendide  
et t'attendre  
au beau milieu d'un lendemain qui chante  
patient d'ainsi brûler  
inévitable  
à l'autre bout  
de ta course

## En plein milieu de toi

juste avant que la mort  
ne m'arrive aux épaules  
tu es revenue  
te recroqueviller dans des draps de futur  
t'y retourner  
nue  
neuve à tout me réapprendre de ton nom  
te sanglant les hanches de mes mains  
pour danser  
à bout de bassin  
ce feu  
en plein milieu de toi  
d'où si loin du monde  
au mieux de nos cris  
je priais dans tes cheveux  
pour que jamais ne me grandisse  
une autre Kill City  
sous les yeux

Nancy R. Lange

*(extrait du numéro 9)*

*Nuits blanches*

Je lève pour toi les proies  
je suis ta rabatteuse  
ton chien de chasse  
ton oiseau de malheur de bonheur  
ton oiseau de nuit  
ton match à temps partiel

je suis ton match  
ta soumise ton knock-out  
ton entraîneur ton entraîneuse

le filet  
l'adversaire pris dedans  
la maille qui court  
le regard qui s'y arrête  
c'est toi  
c'est moi  
une histoire de poursuite  
sans queue ni tête  
avec le mot faim  
remontant les mailles d'un bas

la lune est un œuf jaune  
voué au fouet  
la nuit en ton absence  
un malentendu

les heures passent  
la nuit tombe  
la lune monte

mon collier de chien au cou  
je rentre chez moi  
regarder pousser mes dents

•

Chaque nuit  
l’empreinte de mes lèvres  
prière vaudou  
sur la soie palpitante  
de ton absence  
sous la clavicule  
à l’orée des poils  
là où le désir battant  
amorce sa tournée

l’or solide de tes mains  
cercle des chevilles d’esclave  
ouvre la porte  
à toutes les femmes  
que tu as connues  
que tu connaîtras  
que je regarde chavirer  
là où j’ai demandé à naître

sous la clavicule  
la nuit explose

•

Les promesses non tenues  
coche à la crosse  
du fusil à paroles

à peine l’œil ouvert  
sur la jungle d’une autre journée  
on cherche sans boussole  
entre les malédictions  
la voie de sortie

la parole donnée à tort  
est une tête réduite  
pièce à conviction  
enfouie dans la cahute  
d’une nuit zouloue  
à jamais révolue

l'aube s'ouvre sur les scènes  
d'un vieux film qui saute  
une tour de feu  
où une femme a brûlé vive

assise à la bibliothèque  
elle t'écrit une dernière lettre

# Nancy Labonté

(extrait du numéro 10)

## *Poème pour Mademoiselle Vivien* (extrait)

*Renée Vivien est une poète française du début du siècle. Lesbienne, anorexique, toxicomane et suicidaire, elle se laissa mourir de faim vers l'âge de trente ans.*

Vous, poète et amoureuse,  
au matin de l'ère industrielle  
quand les rosées de l'art nouveau  
tentaient de rafraîchir et ralentir  
une jeunesse électrique  
allant vers le cosmos à toute allure,  
vous vous terriez  
dans le velours d'un palais sombre  
inventé à l'image de votre ventre  
mauve, douloureux et alcôve

•

Des élixirs tout aussi noirs  
Que votre ventre  
Fumaient dans des verres fins,  
dépareillés et ternis  
par l'érosion  
des sangrias secrètes

Cocktails d'apothicaire désespérée  
contrôlant ainsi vos états d'âme

Le geste des tentures est lourd  
et votre robe, trop légère  
Une robe d'intérieur usée  
contre les brocarts poussiéreux  
à trop souvent s'étendre  
et se tordre  
de longues heures dans les catacombes  
d'un fond de cour

•

Enfiler des mules  
et se soulever pour une balade  
dans le jardin  
en fin de journée  
quand il fait une couleur boucanée  
et que la terre souffle son froid interne  
Votre café adouci d'hydromel  
à la main  
tremble, votre faiblesse hurlante  
quand vous avancez, étourdie et affamée  
gardant votre équilibre avec précaution  
force vos chevilles et vos reins

Je vous suis en pantoufles  
marcher dans le jardin  
vous êtes jeune  
avez un corps de déesse  
Évanescence, blanche comme le lys  
vous vous reposez  
sur un banc, un carnet à la main  
allumez une pipe  
et rêvez à cette femme du lointain

•

Les amantes qu'on préfère  
sont toujours à l'étranger

Vous penchez votre buste vers la mort  
encore un peu plus  
séduisante – vous faites l'amour  
à cette amante des contrées dont on ne revient jamais

La lassitude vous fait écrire  
un court poème  
des vers à bout de souffle  
peu de lignes  
vous échappez une larme invisible  
car votre corps à l'abandon  
conserve jalousement ses précieuses eaux

N'y a que les dégénérés et les artistes  
qui parfois s'intéressent à vous  
on vous adore  
comme l'Aphrodite  
le temps d'une ivresse

# Serge Patrice Thibodeau

(extraits du numéro 18)

## *Le roseau* (extrait)

saveurs en attente d'orgasmes contenus,  
des cuisses franchement ouvertes, offertes  
à la joue, à la langue qui prend tout,

jusqu'à la racine du ventre s'attarde,  
et même la nuit le soleil darde ses râles,  
jusqu'à l'aube pétrifiée de sel et de sperme ;

matin léger comme lourdes paupières,  
qui tout le jour, semi-fermées, invitent  
à respirer sur les doigts l'arôme du sexe ;

pays cambré pour la jouissance durable,  
côtes flamboyantes aux instincts dénoués,  
eaux turquoise affalées là, doublant l'étreinte ;

pluies torrentielles et *tormenta tropical*,  
après-midi taillés au rythme du coït,  
peaux de braises noires émaillées de sourires ;

les dents ne croquent pas la pomme, mentent  
et montent et parcourent les ombres  
des aisselles, des genoux, des fesses mi-closes ;

rien d'autre à faire que l'amour  
à déguster, pendant que puent les flaques d'eau  
verdâtre ; la mort, imperturbable pestilence ;

la malaria rampe à l'aise sans qu'on la tue,  
sans qu'on la dérange elle suce les sangs,  
et toutes les fièvres possibles incendient le corps ;

sang d'agave dans les veines, sang vacille  
sur ses jambes saoules du poids de la joie ;  
amants pervers qui répètent l'histoire,

heures d'une gloire ordinairement échuë,  
que partagent des mains, de la bouche et des pieds  
des longs silences chargés de soupirs insensés ;

la danse des chevilles posées haut sur les épaules,  
oscillants bassins l'un à l'autre soudés,  
déclamés comme le fier arc et sa flèche,

danse d'une obscène pureté, sueurs de la suie,  
érection que n'interrompent aucun interdit,  
aucune paume, aucun mot d'aucune langue ;

sous un toit de palme, les orteils dans le sable,  
des œillades en prélude aux éclats opèrent,  
et la salsa des îles fait tanguer les hanches ;

roulis de mâles au gland rougi de lave,  
ardeurs des femmes aux seins insatiables  
entre lesquels se love un petit serpent ;

la mangue est à cueillir, le cœur à dévorer,  
les chairs éventées ne tolèrent plus l'attente,  
il faut les ciseler, les tailler goulûment,

il faut tendre les chairs au soleil, les pétrir,  
il faut les suspendre au sommet des délices,  
à commencer par l'intarissable précipice du désir ;

parce que frêle est le feu et que frêle  
est la danse des flammes entre les mains,  
frêle main qui donne frêle main qui reçoit ;

frêle est le feu s'animant au souffle  
s'agitant, perçant la flûte aux lèvres soumise,  
et frêle est la langue alimentant le son ;

parce que frêle est l'augure du faucon  
dans le ciel effaçant prophéties,  
frêle est l'affût qui le porte à fléchir ;

roseau, roseau qui déjà porte un oiseau  
et son vol, roseau sanglant, suintant l'équinoxe,  
penchant, pensant au frêle chant qu'il tait ;

roseau des sables et frêle amour conjugués ;  
que viennent les vents assassins des tropiques,  
qu'ils s'acharnent, inutilement stupides,

incapables de rompre la plus frêle des racines  
prenant feu entre sables et la cime  
d'une herbe aux falaises indomptables ;

roseau, frêle roseau, multiple nudité,  
corps à corps dans une chambre, le soleil s'est caché,  
les vents se sont tus, les moustiques ont séché ;

mais les pluies continuent de chuter, rigolent  
à grands coups de crevasses, de cravaches ;  
le sol tremble et s'éparpille en méandres bruyants,

les pluies frappent et caressent à la fois,  
les fièvres germent, lierres et lianes  
encerclent l'élan des palmes frondeuses ;

quand vient le repos s'évanouissent clameurs  
et outrages, quand vient la salve de l'ambre,  
et quand valse à outrance l'amandier,

les corps s'accrochent sous le tonnerre,  
les uns aux autres, lambeaux de jouissance,  
halètements lumineux à crever la pénombre ;

que reste-t-il alors des cœurs blessés ?  
quel sel et quel soufre ont ahuri quelles plaies ?  
rien, non rien, ni ci ni ça n'y sont pour rien ;

l'eau lave comme la bave coule des lèvres ;  
sous le sein gauche une lame capitule ;  
rien n'y succombe, ni cri ni créance,

que le calme de la joie, que le culte muet,  
immobile, et stérile, de la sérénité ;  
que bonheur intrépide et qu'eau frêle sur la peau.

# Denise Brassard

*(extrait du numéro 21)*

## *Stèle* (extrait)

J'ai pelé ma main  
mes doigts un à un  
puis mon visage  
la peau se repliait sur la peau

je me suis penchée sur cette somme philosophique :  
les squames du visage formaient un sourire  
que celles des doigts écorchaient de nouveau

•

Elles sont venues nombreuses  
les enfants sales  
elles défilaient en rang  
leur escorte sanguine  
au beau milieu de la nuit  
l'air manquait dans la chambre  
les bras le long du corps  
j'ai appelé la mort  
et le jour est venu

•

Elles sont passées à quatre pattes  
elles ont observé le silence  
elles n'ont pris que de petites respirations  
elles se sont éteintes un peu plus loin  
on ne les a plus revues  
que dans les rêves de poursuite

a-t-on assez d'une vie  
pour se pardonner  
de n'être au monde  
que l'ombre d'un doute



Il y a mort de mémoire  
l'orage a éclaté hier  
pressé d'en finir  
sous la terre mes ongles creusent  
la tombe des filles de l'ombre  
je les y coucherai une à une  
parées pour le séjour des fleurs

# Hélène Monette

(*extrait du numéro 24*)

## *Un trop petit mot à Yves Boisvert*

frappe du poing sur une nappe de miettes  
le haut voltage de l'identité  
retombera sur tes traces  
dans l'ordonnance verte des peupliers  
l'avenir à pousser

dans cette mortelle intensité  
un petit poulet patiemment redoré  
par des mains anonymes  
fait figure de naufragé

trop de gyrophares dans les bougeoirs  
il manque du monde à la table

le violet du monde plié en deux  
entre des bras de porcelaine  
n'inspire plus

comment dire sans forcer les murs  
aimez-moi, tu m'aimes-tu ?

dans ta paix furieuse  
dans la balance du temps  
cause tout et garde-toi  
les marées troubles dans le vent  
sont vertes copines et prochaines fois  
tu peux baisser les yeux  
elles te voient  
tandis que les hérons et les aigles  
fendent le ciel chaouin

on t'aime sans papiers ni coups de poing  
avec poèmes qui grincent et chienne bleue  
à l'heure fauve des affamés

*(extrait du numéro 21)*

### *L'ardeur insouciance des froids de mars*

Promenons-nous le cœur sous la main  
à la portée du ciel vibrant dans la flaque aux cailloux  
allons au bois cueillir des rires  
dans le bruisant accord des arbres  
jeter des gestes éclairés sur le sentier  
les yeux étincelants, sauvages, impayables  
le soleil affectif brûlant l'hiver enraciné  
le visage étonné, mobile, les nerfs oubliés  
le verbe aimer en bandoulière  
l'ardeur de vivre au collet  
les larmes offertes au soleil comme autant de coccinelles  
se faufilent dans l'air généreux  
pour tout saluer  
resplendissons  
sans y penser  
l'ombre de l'humanité sur les talons d'Achille  
la tête détendue, ramenée des ténèbres  
la beauté du monde en dehors de nous  
la vie énorme, partout  
allégée par les chagrins qui sont tombés  
peines perdues sur le sol humide  
épivardons nos envies de caresses en vivant  
comme bruines dans l'ouragan  
portés par la joie  
un instant  
la joie des autres pour tout amour  
la joie, mon amour

### *Impasse des Myopes*

Dans le cul-de-sac de la révolte, il y a une humilité  
en robe de  
soirée qui cherche ses lunettes à quatre pattes, chantonnant  
faiblement une berceuse aux corneilles présentes à l'esprit.

Dans le cul-de-sac de l'identité, il y a des persifleurs sou-  
riants, une brochette de parents, des dessins d'enfants

chassés par le vent, des flaques d'eau pour les souliers percés, un soleil exagéré au grand bonheur des figurants engagés pour l'occasion.

Dans le cul-de-sac, il y a un mur, devant le mur, il y a la peur qui a perdu ses gants blancs, ses mitaines, ses lunettes, la peur qui dit non, la peur qui dit vrai, la peur qui ment, excédée, exaltée en même temps, sans témoin, sans papiers, sans stratégie ni plan. Dans le cul-de-sac il y a des briques et du ciment (mariage abrasif), une fin de non-recevoir, un mur réel ou illusoire, un mur réellement, où la révolte s'est abattue, écrasée, éviscérée. Elle avait perdu son chemin. Elle s'est écrabouillée contre le mur. Elle s'était donné de la peine pour en arriver là, contre le mur du malheur, dans le cul-de-sac de la joie.

### *L'évidence glace*

Je ne sais plus si on s'aime ou si on se hait, si tu savais comme je ne sais plus

l'importance est dans le monde, dans le regard dans le monde, dans la conscience du sentiment du temps ou enfin, ce genre de chose, n'est-ce pas, j'ai compris ou rien du tout

mais tout devient si évident, les martyres de la séduction tombent comme des mouches dans le vinaigre, les énamourées du vide s'absorbent finalement à s'exalter dans d'autres néants, le cœur fonctionne, le cerveau déperit, finie la comédie, le ciel est à peine sale, craqué par endroits, c'est vrai, il fait trop chaud, c'est vrai, il n'y a aucune raison de vivre sinon celle de se consoler sans daigner le montrer

L'existence seule est à démonter dans sa densité incorruptible, alors pourquoi, c'est vrai, se soucierait-on de détails saugrenus, des peccadilles de l'imaginaire

Reste que l'on perd tout le reste – qui n'est – à se fuir, atomes révisés jusqu'à la dureté, clonés d'artifices nouveaux, après toutes les psychanalyses, après toutes les philosophies,

sur cette planète qui cuit en continuant de tourner cependant, aimer et haïr ne seront plus définis, semble-t-il, il n'y a plus rien, la fête, oui et le silence encore

Je ne sais plus si on s'aime ou si on se hait, voilà, je peux m'occuper d'autre chose, traverser mon ombre, me promener dans le monde, observer ce qui est vrai ou rien du tout

## Isabelle Forest

*(extrait du numéro 22)*

nos corps sur l'herbe verseront la lumière  
petits éclats de mémoire où pleure la mort de vivre

enfoui sous l'aile d'un oiseau  
le gouffre du monde où nous basculons

j'aurai le feu des songes pour allumer les aubes  
et tu riras encore au soleil frileux  
parmi les neiges sucrées

tu dis je t'aime et mon ventre s'ouvre à ta vie  
comme une main blessée

•

l'oubli longe nos corps comme une ombre sans feu  
nous cueillons les mots de la terre  
parlons d'un chemin que l'on traîne sur ses épaules  
les voix ne font que souffler un peu plus loin  
les poussières du silence

nos pas se figent pourtant  
dans la mémoire des oiseaux  
vibrations  
le jour s'évapore entre nos cils

•

au loin des aboiements aveugles quittent les ports  
un chemin ramène quelques âmes dans leurs langes  
l'air embaume les confidences ces forêts infinies  
que l'on transporte avec le luxe des songes

tu es venu en ce monde passager  
seules la mémoire et la terre  
murmure des matins où nous ne savons pas partir

•

dans le flou apaisant des foins et sous la flambée des robes  
la transparence de l'été émeut nos gorges éloigne la gravité  
en nos chairs ce jaillissement où larmoient les rayons  
l'autre au bout de soi dépose ses lanternes

nous aimons encore une fois toujours la même

il y aura cette blancheur du ciel son dépouillement  
dans l'évanouissement des villes aurons-nous assez de soif  
pour franchir l'indomptable désir de retourner le premier  
feu

mais mon amour le rire des petites filles  
des jambes brunies berceront l'âme des prés  
et cela suffira

## Linda Bonin

(extraits du numéro 25)

*Et j'avance vers l'absence de tes  
cheveux, de tes yeux vides qui  
sont derrière, à la rencontre de  
tous mes gestes d'écartier.*

JACQUES SOJCHER

Je te parle d'un temps  
qui n'est pas ici  
d'un lieu  
dont on ne revient pas

sous cette chute d'hiers  
qui recouvre nos os  
je te parle de cet instant  
que l'on déterre  
chaque fois  
que le vent souffle  
ses ouragans dans nos yeux

•

Mon amour  
ne vois-tu pas  
que tout est à redire  
de cette veille  
que nous menons  
sans même savoir attendre  
l'aube dans nos bras

ne vois-tu pas  
chaque matin  
cette bouche  
que je dessine  
pour la suite du monde  
pendant que toi  
tu cherches le grand tout  
dans une fuite définitive

j'en suis encore à ramasser  
encore à ramasser tes yeux  
entre le sens et le centre  
de ce malentendu  
ne vois-tu pas  
qu'à tout prendre  
on ne prend rien  
on est pris  
à rire de soi

•

Il nous faudra apprendre  
à nous tenir debout  
tout debout  
il nous faudra  
envisager l'amour et la mort  
de cet instant  
il te faudra discerner mon visage  
avant que je ne sois  
exact désir de toi

•

Entends ce chant d'arrière-gorge  
pour que ta volonté soit défaite  
pour que la vie t'arrive  
par-devant  
ces « il faut »  
que l'on répète  
chaque soir  
avant de s'endormir  
dans le délire  
de cette nuit d'aveugles  
ne sens-tu pas  
que le pouvoir est nul  
et la tendresse vaine  
chaque fois  
que l'on se tue  
l'un l'autre

## Benoit Jutras

(extrait du numéro 28)

### *Nous serons sans voix* (extraits)

En entrant dans la salle de bains, on se croirait en enfer oudans un sous-marin ; la lumière est rouge et sourde : c'est la chambre noire. Les photos sont épinglées à un fil de pêche invisible qui traverse l'espace au-dessus de moi. Quand tu n'es pas là, je rabats la cuvette et m'assois pendant ce qui me semble être des heures, je regarde : une chute sauvage, un corps replié au sol, une série de bouteilles vides et de jouets brisés. Chaque fois, je me dis que ton cœur n'a pas de forme, qu'il pourrait tout aussi bien ressembler à une nébuleuse qu'à une tache de vin. Chaque fois aussi, tu ouvres la porte, fermes les yeux, et me dis : *dehors.*

•

*C'est à quinze ans, lorsque j'ai vu la photo de Thérèse de Lisieux à la télé, que tout a basculé : j'allais être sainte moi aussi. Je voulais ses yeux, sa bouche, le même visage, la même rondeur de bijou, de lune calme entourée de noir et blanc. Et des voix, bonté, je voulais entendre des voix, une mélodie, un cri, n'importe quoi qui dise oui. Je séchais l'école au village, restais des heures dans les toilettes du centre d'achats, devenais toute petite : un morceau de néon, une mare de savon, une insulte au feutre bleu. Puis, un soir d'avril, j'ai laissé couler le bain, monter les vapeurs. Je le jure sur ton corps, le ciel est venu, tout autour de moi, si noir, si profond, que j'aurais pu me noyer, rien qu'en ouvrant les yeux.*

\*\*\*

*Dans mon dernier rêve ce matin, nous étions sur la rive du Grand lac des Esclaves. Une odeur d'essence et d'alcool à friction flottait avec persistance dans la lumière. Ton visage avait la transparence du sucre d'orge ; un concentré d'éclats de vitre, une vraie nébuleuse. Nos mains étaient recouvertes d'encre*

*noire, de chiffres, de cercles parfaits : les mesures exactes du feu qui allait tout brûler.*



*Je n'avais jamais regardé mes mains, les lignes de mes mains. Toutes ces lézardes, ces marques de griffes, ces rivières qui s'effilochent, c'est de la folie ; on dirait la terre qui s'ouvre partout en même temps. Hier, à la foire de Swan Hills, une ex-mormone m'a dit que les lignes brisées étaient signe de salut. Avec tous ces milles depuis une semaine, et cette pluie jusqu'ici, ne pas la croire m'aurait achevée.*

# Paul Chamberland

(extraits du numéro 29)

## *Au seuil d'une autre Terre* (extraits)

Tu vas au creux du chant,  
là où l'intime se dérobe  
et cesse d'être tien.

Expulsé aux confins  
d'une Terre dévastée,  
tu trouves là un trou.

(N'entends-tu pas claquer,  
dans chaque verset de la Gîtâ,  
une lanière de photons purs?)

Là tu te tiens, suffoqué  
pantelant, confié  
à la fureur du feu.

Tu découvres, incrédule,  
sous la gangue, un délicat  
froissement de pétales.

Là le chant trouve un nid  
que nul dévorateur n'atteint  
car s'y broient toutes forces.

Engloutie, la Gueule du chaos  
tend des lèvres d'enfant  
à la *rosée de mai*.

Escarboucle enchâssée  
par des crocs, tel est le chant  
que tu délivres.

•

La lampe,  
faible, résistait.

Éveille-toi de ce rêve,  
éveille-  
toi!

Ce qui, aveugle,  
tue.

De nuit, tout autour,  
ces gémissements muets  
faisaient des rues, des places  
un incendie.

Un torse inapaisé  
de flammes noires  
– tu t’agrippais.

«Don de la vie»,  
une vieille rengaine.

Rose braise  
du cœur, la lampe  
résistait.

•

Un chiffon de joie  
ensanglanté  
tendu vers le ciel  
à bout de bras :  
il n’y aura pas d’autres constellations

•

La table est mise  
Voyez. Venez.

Prétextant que nous avons été abandonnés,  
nous ne faisons confiance qu’aux poings, aux crocs.

Nous avons pourtant intenté  
le pain, le vin.  
Et nous savons nous oublier  
dans le clair sourire des enfants.  
L'oreille entend, l'œil voit,  
La Terre a mis des millions d'années à en arriver là :  
cueillir son soleil  
au bout d'une fine tige nerveuse.

Des millénaires de douleur ont distillé  
au creux secret de chaque vie  
l'inépuisable fonds de la saveur humaine.  
Qu'attendons-nous pour nous asseoir  
ensemble  
et célébrer le fruit que nous sommes tous ?

Jonathan Lamy

(extrait du numéro 37)

*Masque partagé*

quel âge penses-tu que cela nous donne  
tous ces massacres dans nos deux cœurs

cette pluie qui s'est glissée dans notre sang  
nous éventre et nous enveloppe  
avec ses ferrailles blanches

il faut désormais un masque pour respirer  
et pour se respirer l'un l'autre

nous travaillons à ce masque  
à cerner l'imprécision colorée  
derrière les barbeaux des regards  
à travers lesquels nous passons  
avec des gestes de cambrioleurs

pour pleurer  
le trop-plein  
de nos ruines

debout sur des tas d'os

une grande paix chante  
au cœur de la tempête  
souffles et cordes brisés

je lance ton visage  
contre le mien

un large trait sur la bouche  
muselée par le désir

tu souhaites tracer des contours  
comme ceux des mots et des continents  
à mon ombre horrible

d'une main tu couvres mes yeux  
de l'autre tu tiens une porte entrebâillée  
qu'elle ne se ferme pas  
ni ne s'ouvre  
juste ce qu'il faut  
pour accueillir le tremblement  
que l'horizon ne soit pas complètement muré

je voudrais voir au-dedans de moi  
mais je ne vois que l'intérieur de ta main

je voudrais déposer le moule de ta présence  
comme un astre cousu sur mon corps  
dans la braise où chauffe le fer  
pour fabriquer le masque  
et l'aveuglement  
où nos yeux se toucheront

le scintillement magique  
depuis le plexus  
jusqu'entre les paupières  
transpercées

la carte du vertige  
impossible à graver  
sur notre figure

passe le ressac froid  
de la disparition  
écorchant nos rétines  
la distance comme une silhouette  
dansant entre nous

un passage sainte  
des pores du masque  
parmi les fantômes  
qui infiltrent la pierre

petit abri  
de soleil découpé

la croisée de nos chemins  
s'esquisse à même la détresse  
la rencontre  
où vivre croit recommencer

où se dresse comme un œuf  
l'animal blessé  
dont nous léchons les plaies  
à travers notre masque partagé

## Henri Chassé

*(extrait du numéro 37)*

J'apprends le vide  
sous la surface  
à perte de vue  
le froid avale le feu

des images d'avant le déluge  
se fondent à l'ennui

un oiseau trouble  
frôle les abysses de ton ombre  
puis efface sa trace de la cambrure de l'air

de cette lourde éclipse  
les cailloux s'essoufflent

allongé sur mon souffle  
un soleil impatient au bord du crâne  
je sens le jour qui s'enfuit de nous

•

Je suis descendu à vélo  
il pleuvait du sang nouveau  
blessures à venir

des enfants bras ouverts  
buvait la vie goutte à goutte  
une chaleur sur la ville froide

j'avais à mes pieds  
le ciel ouvert sur la route offerte  
j'étais un géant arrivant du nord  
à cheval sur deux roues

•

Il ventait jusque dans nos bottes  
les falaises s'affaissaient sur le jour affolé

l'été rageur se ruait  
sur nos corps en éclats  
nos mains traçaient des cercles autour de nos vies  
nous étions perdus  
deux billes sur l'horizon  
arrachant des maillons l'avenir  
Et au sel la folie maritime

•

Percé de lueurs rauques  
ton nom naufragé glisse  
sous un hiver noir

dans le pelage de la nuit  
la folie de la chute  
vagues souvenirs de noyades  
aux rives de tes yeux

déjà sur d'autres routes  
chassé par les ouragans du réel  
ton nom dilué dans l'espace indécis

# Dominique Lauzon

(*extrait du numéro 39*)

*Lettre du cœur et autres paysages* (extraits)

## Coup de foudre

*immensément naïf*  
ARTHUR RIMBAUD

Dans une chambre incolore  
la terrible insolence d'un embrasement

Et s'éclaire le constat d'une rupture  
son insaisissable réalité  
joutant l'écho des bruits de fête  
la rébellion des corps  
dressant des digues radicales  
où se fragmente l'oubli de soi

Quand les saccages s'annoncent nombreux  
rien n'est moins facile que de cacher ses blessures

Par les eaux longées du fleuve  
tu recenses les mystères de ta vie  
méditant sur la beauté des extases  
révélée par un homme  
que tu as entendu chanter  
un rendez-vous volé  
aux petites inerties du manque  
un jour de pluie à Istanbul

comme lui tu as l'audace de croire  
que toute joie porte l'aveu de sa fragilité  
enfouie dans le plus bouleversant des rêves

## Sans tricher

*Vous êtes amoureux*

ARTHUR RIMBAUD

Un doute a surgi                    le ciel se dérobe  
me traverse un orage aux urgences claires  
sa douleur cogne au cœur  
retient la marche entamée  
dans sa nuit aphasique

Est-ce en cherchant son souffle inespéré  
est-ce l'anachronisme d'une naïveté  
si ancienne si obscure si vorace  
qui pourrait me faire croire  
à un enchantement véritable  
et serait apte à dénouer  
au bout d'une éternité sans voix  
de complexes jeux de pouvoir

Je contemple ma vie qui s'abat dans la lumière

et j'écoute un homme chanter  
la blessure qu'il a nommée Istanbul  
pour répondre entre l'appel à la prière  
et le départ d'un train  
à la question d'oser lâcher prise

L'écran fuit                    je m'incline  
devant le désarroi que provoque ton arrivée

Je voudrais réapprendre à respirer

## Tracer

*On se laisse griser*  
ARTHUR RIMBAUD

La plus réelle des fictions c'est elle

Tu es la fête rebelle du désir  
source du chant jailli d'instinct  
riposte vive du feu  
et forme inavouée de ses codes

un besoin d'aimer fait violence  
à tout ce qui simple écho des censures  
ne peut se dresser en une suite  
de petits désordres déterminés  
capables de tracer  
ta ligne de vie  
au milieu de mon poème

Sans ta voix pour la porter  
mon écriture ne serait plus jamais la même

## Métaphore-temps

*Drowning's your way out*  
FREDRIC GARY COMEAU

Trois jours entre le soir sur la grève  
et le départ sous la pluie

Trois jours occupés à prendre à témoin  
le jeu des *pourquoi* à découdre un à un  
les mythes de nos si tièdes univers

Trois jours pour voler à la banalité  
l'envers de l'endroit et provoquer  
l'affaissement du dehors  
par l'absolue découverte qu'il est  
le théâtre de vérités toutes relatives

L'opacité de nos propres fureurs a suffi

Notre appétit de vibrer nous projette  
à la source d'un nouvel enchantement

Reste à nous y noyer

**Un peu trop dire : ne vivons pas**

*Amour mon père  
Et je n'sais pas comment*  
LOUISE ATTAQUE

Glissons quelque chose de plus  
dans la barque attentive du cœur

quelques miettes du temps  
remis à l'ordre  
en passant de la méprise  
à la lumière des serments

lions à notre rencontre ce lieu  
tout à coup dépossédé d'ordinaire

associons-le aux sens les plus ésotériques  
de nos métaphores intimes

qu'ils reviennent à jamais  
évoquer le souvenir d'une musique-foudre  
explosant sur l'écorce évidée  
de la peur d'aimer

(Disparais petit soldat blessé  
venu cueillir une rose  
dans le chuchotement de l'aube)

# François Charron

(*extrait du numéro 48*)

## *Le cœur innombrable* (extrait)

*Ce qui demeure le plus étonnant dans notre étonnante vie, c'est le propre cœur incompréhensible et sans limite – le cœur innombrable.*

RAINER MARIA RILKE

Nous ne ferons que tracer et retracer  
la même histoire en rendant malheureux  
ceux qui nous entourent.

Le plus large brûle les poumons.  
Les os de ta figure, c'est trop loin.

Ici, on n'entend pas venir  
la quête gémissante du héros.

Remettez-nous un peu de chaleur.

•

Quand se dépeuple l'unité.

Nous sommes trop dehors.  
Il n'y a pas assez de murs.

Doucement, doucement avec les idées.

Mes nombreux destins me rappellent  
que je suis moi et que je dois en prendre soin.

•

On graisse, on fait le plein.

Une épaisseur sur une autre et puis encore une autre.

C'était le plus sûr moyen d'entrer  
dans l'étonnante hébétude de l'espérance.

•

Conséquemment on se heurte à une ambiguïté.

– Tu voudrais me tromper?

– Je ne sais pas. Et toi?

– Je ne sais pas non plus.

Une clef n'est rien d'autre qu'un morceau de métal.

Tu t'endors sur moi sans que je m'en aperçoive.

•

Sans attente et sans regret,  
respiration à peine terminée.

Un rêve m'a réveillé.

Que fait madame douleur?

•

Assieds-toi, papillon.  
Après tout, c'est ouvert.

Les vivants apparaissent  
les uns après les autres.  
C'est quelqu'un qui m'en a parlé.

Moi j'ai besoin.  
Moi je n'ai nul besoin.

On finit par se mettre un peu de noir  
sur le visage.

•

Ce qui pèse est en train de devenir quelque chose.

– Je t’attends plus loin. Où?  
Personne ne le sait. Plus loin.

Je brûlais d’aller jusqu’à l’océan  
ou de jouer du clavecin à New York.

Je le sais, je le sais.  
J’aime tout ce qui remue au fond.

Elle appuie une orchidée contre ma tempe.  
– Ça te fait plaisir?  
– Oui.

Des heures à sourire  
debout follement.  
«Je ne veux rien d’autre!»

Incapable de mentir avec ça.

Il se pourrait que tes soupirs soient les plus beaux.

J’avais dans le cœur un tel besoin d’espace.

# Marie-Hélène Montpetit

*(extrait du numéro 54)*

## *Usine*

Ta voix s'affole  
Tu feins de t'anéantir  
de disparaître  
sur le tapis roulant  
qui circonscrit ta marche vers la Fabrique

Tu ne t'es pas remise d'un arrachement ancien  
Tu parles de choses qui t'amadouent et t'enveloppent  
Tu cherches des signes de la fraternité  
sur le mobilier des usines  
et parles en patois à tes pairs dans les aires de repos  
malgré l'hostilité de certaines factions lovées en poings  
autour des tables  
et les marques du refus placardées sur les bouches

Les rêveries t'accaparent  
des parts de toi mouchetées d'ombre s'agitent

Le réel te cède des parts suaves que tu ne peux pas goûter  
cette liesse inemployée te fait tourner à vide  
elle écarquille tes veines  
gruge ta patience

te fait crier au bout de tes branches  
des noms de la beauté que tu écorches ensuite

Les lambeaux  
La chair nue  
Tu t'en pares  
Tu gémis dans des proximités abstraites  
L'ombre d'un timbre te fouille et te ravage  
Tes bras en fuseaux lancent au loin ton boomerang  
Tu t'attaques à des navires de guerre qui ne te captent  
pas sur leurs radars  
Tu moissonnes le corps d'un absent

Tu causes avec des étrangers  
mais leurs allées et venues sont imprévisibles  
tu attends pourtant un signe d'eux

Les rôles principaux de cette histoire ont déjà été distribués  
mais il t'est permis d'être une icône dans un livre  
d'images  
Tu aimerais avoir d'autres vies à brandir que la tienne  
dans les aérogares et les espaces publics

À Saint-Jean-de-Dieu  
ta tare cousue après ta camisole  
tu te berces sur des chaises qui veulent te manger l'œil  
Tes phrases roulent à contresens de la syntaxe dans  
les corridors

Tu peux fuir par là dans le flot choral  
ou te tasser comme un sac des jours entiers sur ton fauteuil  
mais tu ne peux pas cacher tes mains dans des partitas  
calmes

Tu trembles  
Tu voudrais que les voix relâchent ta mort d'entre les feuilles  
et que ta mère ramasse le sang caillé de l'arbre  
les morceaux de ta tête éparpillés dans l'herbe

Le soir tu poursuis des travaux que d'ordinaire  
tu comptabilises  
tu te souviens de ta fronde  
de gestes larges  
de désirs impérieux  
et de t'être avancée déjà au-delà de tes forces  
dans des jeux de vaillance  
où tu devais déchirer le ciel dans un bolide

Tes ambitions tiennent maintenant dans ta poche  
Tu rayannes dans un lieu imprévu  
Dehors, des femmes aux mains larges  
plantées dans leurs tabliers bleus  
t'indiquent la marche à suivre  
Tu ne crains plus de ralentir le pas  
Tu déposes tes forces en des lieux stratégiques

Tu sens qu'une fraction de ton monde s'écroule  
Tu marches dans cet effondrement anticipé  
Tu aimerais réduire à rien les risques  
colmater les fissures  
nettoyer les sanies  
mais l'air est vicié

De grands pans de vitalité s'effritent dans les galeries  
anciennes  
et tu négliges d'inscrire ces faits dans le registre

Les bêtes rôdent dans les tranchées avec des membres en  
moins  
aspirés par la lune  
leurs ventres vidés de leur bourre éclairent des forêts  
denses impraticables  
et des lacs tranquilles pilonnés par le vide qu'elles sont les  
seules à voir  
Elles y pénètrent les yeux clos  
pendant que tu glanes de ce côté-ci du mur  
des morceaux de ce qui reste d'elles

Ton corps est un petit habit dont tu déchires les parois  
tes nerfs d'acier s'affaissent  
L'invisible te leurre  
la mort a laissé des traces du vivant s'incarner dans  
les chambres  
Tu voudrais être tombée sous les balles comme Elena  
Ceașescu  
dormir dans la pleine constellation du vide  
te blottir contre le corps inanimé des souches

tu égrènes au-dessus d'un landau vide une prière tirée  
de l'histoire des saints et des miraculés  
Le néant s'accommode de ce long *fade-out*  
À ton réveil ta poitrine est un dispensaire saccagé  
un lieu violé par des milices  
Tu remets en cause ton propre sens de la compassion  
auprès des gens de robe et des fratries d'experts  
Tu n'as pas su traquer l'ennemi  
l'abattre  
Tu as eu peur

tu as cru Au miracle de l'amour  
tu as plongé dans le vide en repoussant le néant sous un voile

Tu tiens ta faim dans ta main comme une fleur d'iris  
Tu crois avoir donné un corps au temps  
désarçonné les ombres  
Tu te vantes d'avoir donné une forme à l'ambiguïté  
et pulvérisé des météorites avec le rai de ta lampe frontale  
Tu es aveugle  
Tu ne vois pas les termites qui rongent ton fol amour  
demain  
le sol banal s'effondrera sous tes pieds  
Tu te souviendras des ombres des stigmates des signes  
des brèches immenses qui s'ouvraient dans vos murs  
qui désarmaient les portes  
le dévoraient

# Catherine Harton

*(extrait du numéro 69)*

## *Une idée de la lumière*

Trop de fièvre et d'aiguilles  
Tu peines à respirer, une pratique de l'effondrement  
Ton corps en appel à l'absence, on te succède  
En cathédrales, en poumons, en fleurs souveraines  
Tu luttas spasmes et sang de deux décennies  
À toi seul, tu as paralysé tous les corps de l'hiver

•

Tu n'en veux pas de ce regard de peureux, de funéraire  
Tu évoques le soleil et sa plus petite descendance  
Des jeux d'enfant facile, feux de paille, excursions  
Le boisé et l'enseignement parfait des sourires  
Quelques photographies de l'intime  
Des étés pour fendre la musique radicale du monde  
Tu nous entraînes au profond squelette de l'océan

•

Tu décris à merveille la longévité des écorces  
Comment se fracasse la peau aux forêts  
Tu réserves le corps pour les tempêtes  
Les premières marchandises de la nuit  
L'image parfaite de l'enfant en veilleur

•

Tu nous entraînes aux rugissements de l'eau  
Aux souvenirs de l'indomptable, aux jardins scellés  
L'adolescence et ses murs de panique  
Tu planches sur des partitions du vivant  
Tu prends à ton tour le rythme accéléré des idoles  
La marche naissante du sismique, de l'exception

•

Tu nous entraînes vers une science attentive de la lumière  
Tu déploies un continent, sous eau, ses oiseaux  
Un petit système de splendeur, de foudroiement  
Tu nous apprends comment prendre forme  
Au-delà du bruit amoureux, des pleurs  
La maladie a des couloirs de chairs et de ravages

•

Ton corps, ta fièvre alitée  
Tu oses toujours la limite du paysage  
Une idée du volcan, de la déchirure  
Une dernière répétition des neiges, des sommeils  
Janvier, un garçon nous enseigne le deuil, ses corolles.

# François Godin

(extrait du numéro 69)

## *L'Amérique agonique*

j'ai cru voir mon Amérique  
céder sous les grenades assourdissantes  
sous les paroles capitalisations  
et prendre l'allure d'une pute  
qui ouvre ses jambes pour engouffrer  
nos envies d'éclat  
sur écran plat 65 pouces  
ça s'abat en continu  
sur les cicatrices de la censure parlementaire  
ça nous cloue sur la croix des loisirs  
ça « suremballe » nos langues

mon Amérique  
aux étalages à grande surface  
tu accueilles aux plus bas prix  
les suppliciés des temps modernes  
les héros anonymes des vitrines électroniques  
c'est encaisser le creux des têtes  
pour quelques rires du capital  
pour quelques libres-échanges des valeurs

j'ai cru voir mon Amérique  
retenir les âges de la liberté  
pour se vendre en consensus  
traiter ses voix par Internet  
avec comme signal un *lifestyle* noble  
et télécharger ses idéaux piratés pour nous bercer

mon Amérique  
ton monde est réseaux et girouette  
depuis que tu instrumentalises ton terreau  
et que tu t'abreuves de la sueur de l'Asie  
et du sang du Moyen-Orient  
tu te fais liquidations et cotes d'écoute  
pour te donner un teint libre

et t'offrir une humanité de destruction massive  
au visage hermétique

mon Amérique  
je te fais l'amour à sécurité renforcée  
à coups de tours qui s'écroulent  
avec la chirurgie esthétique qu'on applique  
sur tes débâcles  
je m'affale sur ton ventre  
luisant des sauvageries de ta plus-value  
j'ai les yeux encore poudrés  
de ta résistance marchande  
les yeux tout occupés dans leur vigilance  
pour le déracinement du consommatoire

mon Amérique  
tu as le monopole de la barbarie  
tes mains sont escouades et politique spectacle  
pour s'appliquer sur nos membres ankylosés  
à nous coudre tes logos à même la peau  
et mes paumes s'offrent  
si bien que j'en reviens tout écartelé  
avec la brisure à ma démocratie  
je suis hémorragie à contenir  
dans mes voix amputées  
j'enfle  
dans les corridors hostiles de l'exploitation  
je m'humecte de la peur  
des sacrifices  
dans mes gestes de mises à mort postmodernes

et je vide le mot humanité  
de sa matière libre et créatrice  
depuis que mon Amérique marchande  
le bien commun  
et le roule dans ses barbelés  
bien déchiré  
par les pointes de la sélection naturelle

j'ai cru voir mon Amérique  
grafignée et à crédit  
avec ses étendues qu'on foule

à partir du fauteuil des sommeils lucides  
avec les slogans qui m'inventent  
une pensée noble  
avec ses panneaux d'affichage qui magnifient  
le poème des lobbys  
avec ses afficheurs de l'ombre  
qui hurlent  
qu'on crève en silence  
depuis que le pétrole et les gaz  
nappent nos repas budgétaires  
et qu'on fume le calumet avec les PDG

mon Amérique  
tu as les paupières lourdes du Botox de la bêtise  
injecté pour euphoriser ta conscience  
pour réclamer les illuminations du divertissement  
si bien que ta société féodale me rend orphelin

mais  
ça craque dans ma voix  
ça tonne dans ma tête pleine

parce que j'ai soif

j'ai soif à mon Amérique  
où l'indignation rutilante secoue ses peaux  
où ses mots pratiquent la saignée des idées  
avec ses yeux d'avenir qui pointent  
vers Sidi Bouzid  
la place Tahrir  
Deraa  
Tripoli  
Occupy Wall Street  
Occupons Montréal  
la place Rouge  
les heurts de Barcelone  
et les premiers pas démocratiques  
d'Aung San Suu Kyi

j'ai soif à mon Amérique québécoise  
avec sa désobéissance créative  
qui irrigue la croisade dans ses veines

qui invente le sérum solidaire à répandre  
avec son cœur d'occupation  
dans les têtes dures à fendre  
avec le développement durable de son corps entier

et je te verrai mon Amérique  
tapissée des carrés rouges de la justice sociale  
avec des rubans blancs autour de la voix  
ça drapera tes enfants d'humanité  
ça te remettra sur pied

mon Amérique  
je te verrai triomphante  
pour de bon

# Christine Germain

(extrait du numéro 70)

## *Poèmes de l'hôpital*

Dehors il parle au téléphone  
fume cigarette sur cigarette

*Tantôt, quand elle s'est éveillée, elle a pleuré longtemps  
Ce matin, elle a fait le 911  
Elle a cru que c'était terminé*

Larmes douces et silencieuses d'une femme  
qui s'éveille sur un lit d'hôpital

Les larmes chaudes du vivant

•

Seize ans innue  
Les mains brûlées par le froid  
Engelures  
Dormir d'alcool fort dans un dehors de Grand Nord  
Trop longtemps

Jeune fille fragile avec mains mortes  
Perdue pendant un mois  
Montréal dans un hôpital

Elle est en colère Elle ne parle pas  
Elle demande souvent sa mère à son chevet  
Elle fait des crises à la maison bouscule tout  
Fâchée de la récente séparation de ses parents

Une tempête ordinaire dans un monde refusé

Seule d'elle de sa différence de sa langue  
à l'étage des grands brûlés

Chambre blanche    juste à côté  
le quotidien d'un monde parallèle  
qui ne porte plus que deux doigts à la main gauche

•

Ce soir    un monsieur dans sa démente  
a vidé toutes les poubelles pour récupérer les sacs de  
    plastique noirs  
il s'est confectionné de belles bottes    une petite veste  
et même un bandeau de camouflage  
sur son front troublé

De la fenêtre de sa chambre  
il visait d'un fusil imaginaire les balcons de l'autre côté  
    de la rue

*Pow Pow*

*Moi je chasse les gros canards*

Hôpital Chasse & Pêche

On ne sort pas un homme de sa liberté des bois comme ça

•

Dehors    perchées sur un immense récipient d'oxygène  
les corneilles s'échangent de précieuses informations

Solitaire balade de zombie dans les méandres du sous-sol  
Un vieil homme est perdu  
Il cherche où se procurer de la crème glacée

Près de l'ascenseur sur une civière un itinérant est agité  
Sous les néons    couverture blanche    sa peau noire  
    presque bleue

Une mouche tourne autour de ses pieds

À la sortie    une femme âgée  
petit oiseau inquiet dans sa chaise roulante  
demande à son fils en quittant l'urgence  
Tu m'amènes à la maison, n'est-ce pas?

Il hésite et murmure  
Je peux te laisser dans le parking, mais j'ai l'impression  
que tu vas t'ennuyer

Un rire complice  
comme une rivière belle  
sous une lumière crue.

# Daniel Leblanc-Poirier

(*extrait du numéro 72*)

## *Le cinquième corridor*

### I

J'ai marché longtemps sur la rue où j'ai laissé Mylène. Un lieu exact de non-retour où je plonge, comme dans une piscine qui n'a plus d'eau. Il y avait un joueur de jazz qui laissait glisser son souffle dans une trompette désaffectée ce jour-là. La musique sale a appelé la pluie et les nuages se sont massés par-dessus moi. Il a commencé à pleuvoir. C'était évident, à jouer du jazz comme ça, c'est sûr qu'il arriverait quelque chose. Les braises des passants se sont éteintes.

### II

J'ai allumé le four. La boîte de pizza de la veille prend en feu. Je la crisse en bas du balcon, alors la boîte vole longtemps et elle allume un arbre au coin de Saint-Denis. Et c'est là que commence la révolution. Les gens sortent dehors et ils s'embrassent, mais on voit dans leurs yeux l'envie de siphonner la lumière du bûcher, donc on comprend qu'ils sont le gouvernement. Alors, on prend de l'ecstasy avec des vedettes de théâtre. On les dilue dans l'eau et on n'est pas gelé tout de suite, alors ça nous laisse le temps de renverser quelque chose. On sort dans la rue, mais on n'est pas bandé, on crache sur les voitures et chaque fois qu'on en atteint une, elle s'envole.

### III

On comprend qu'on n'a rien à craindre, que d'une certaine façon, la nuit est décomposable en étoiles et que ce sont des étalons qui valent quelque chose, donc une érection se compose subséquemment de cent cennes noires et que c'est

pour ça que c'est comme une élection. C'est ainsi qu'on se rendort avec l'idée d'avoir voté pour soi-même, qu'on refuse désormais de prendre ses médicaments et qu'on s'isole.

#### IV

Et tout d'un coup, il y a une étoile filante. Un gars s'endort avant de la voir, donc il ne sait pas qu'elle était là, mais ça ne change rien, parce que d'autre monde l'ont vue, alors c'est une équivalence. Et sur cet élan, il ne va pas à ses cours, il écrit des poèmes en pissant en bas du seizième étage. Ce gars-là, c'est toi.

#### V

Tu passes proche de mourir, mais le téléphone sonne, c'est Shawn, tu vas au bistro. Tu trouves qu'il s'est fait une belle petite blonde, mais quand tu te regardes dans le miroir, tu ne te vois plus, alors tu ne t'éternises pas là. La révolution est finie. Tu t'endors sur un banc et tu ne te réveilles pas à temps pour payer tes impôts. C'est comme ça qu'ils te saisissent ta guitare et que tu finis tout seul chez vous, à ne plus avoir de ligne de téléphone et à passer la nuit à quatre pattes pour trouver la dernière punaise qui t'empêche de dormir.

#### VI

Hier, j'ai entendu deux petites filles se parler sur la rue à Hochelaga et la plus petite demandait à la plus grande «Marie, c'est quoi des BS?», et la plus grande a hésité avant de répondre. Finalement, ne sachant trop dire ce que c'était, elle a expliqué à la petite «bien, par exemple, nous autres, on est des BS».

# Jean-François Poupart

(extrait du numéro 72)

## *Messerschmitt*

*Il dit: «Allah dit que c'est bien une vache qui n'a pas été asservie à labourer la terre ni à arroser le champ, indemne d'infirmité et dont la couleur est unie.» Ils dirent: «Te voilà enfin, tu nous as apporté la vérité!» Ils l'immolèrent alors mais il s'en fallut qu'ils ne l'eussent pas fait.*

LE CORAN

– C'est pour aller à Jérusalem où le ciel embrasse les fractures ouvertes et les chrysalides de petites filles absolument chimiques.

– Tu parles avec la frayeur par les trous de l'archange, avec adoration tu t'adresses directement à Dieu, sans filtre, sans fonctionnaire. Dieu te répond monosyllabique, tu éventes jusqu'à la gravité, les bras, les hanches.

– Tu dis vrai. Les mères deviennent souvent muettes quand leurs enfants renversent tout leur sang. Elles ne peuvent plus témoigner. Et celles qu'on recoud avec des aiguilles grosses comme l'O.N.U.?

– Tu cherches à me faire maudire Dieu!

– Non, non, c'est absolument la raison de l'homme, c'est l'homme qui devient inodore, incolore, volatile comme Dieu. C'est la ville du monde et j'ai embrassé ses seins toute une nuit.

– Et Palmyre où rampe le soleil neuf sur les colonnades?

– J'ai léché son vagin toute une nuit, elle se prenait aussi pour Dieu. Il n'y a plus de feu ni de gaze pour les blessures infinies et les petites filles coupées en deux en trois dans les champs d'amarantes.

– Inodore, incolore, volatile, infidèle!

– Je descends avec les mains de ma mère sur la glaise verte plantée de saules anorexiques où les yachts célébrés ayant sombré réapparaissent en dents de lune le verre effacé et la tendresse de ma mère énorme écartant les branches à corneille.

– Tu veux m’engourdir, me colmater d’images parfaites avec toute la pitié qui tombe du ciel pourri sur un toit pourri.

– C’est pour aller à Jérusalem où le ciel embrasse les petites filles à grande bouche et les viole en demandant pardon comme les petites filles du bourreau qui éclatent en sanglots.

– Tu plantes des jardins de misère! Dans notre peau si grasse! Nous, surfaits, parfaits, énormes de réussites! Plastifiés dormeurs de l’ironie! Charité! Pavanage! Goinfrés! Reste assis, tu surchauffes!

– C’est le clocher d’argenterie fabriqué par un saint lépreux. Il buvait dans la bouche de son chien et mangeait les vers sortis des morts.

– Avec l’herbe et la terre  
on t’a noyée dans l’eau  
salée au bas du pin  
c’était l’hiver et Dieu adoré  
on t’a violée avec une branche  
où sont restées tes dents d’enfant  
petite fille amarante  
sagement alignée suaire.

# Dominique Robert

*(extrait du numéro 72)*

## Le chœur aux expédients

Pour trouver un chœur il faut un lieu  
Ici liquide là bordé d'une côte  
Le chant est comme un feu qui déclarant sa flamme  
gagnerait le bois  
Une hauteur de l'aspect en forme de vacillement  
Ulysse l'entend après une hauturière navigation  
L'apparition exige un transport dont il ignore le moyen  
« Quelque chose d'incompréhensible nous arrive » serait  
la périphrase de ce déplacement  
Surgit un ensemble pour son spasme et son sifflement où  
insiste une déclamation  
D'une note à l'autre l'organe déroule ses volutes entrées  
en composition  
Le chœur est au chant ce que la rose est aux vents  
Il agit dans le lieu comme une constellation après un orage

## La rougeur a commencé

Du lieu surgit une rougeur qui éclaire jusqu'au vaisseau  
N'est-ce pas sa hauteur que le chœur nomme son  
maximum d'efficacité?  
Un ciel n'assure-t-il pas la cohérence de cette couleur?  
Quand le soleil comme un nu tressant à mesure l'escalier  
qu'il grimpe peu à peu croise sa nuit perdue avec son  
jour gagné  
Cadavres et corps; mort et mouvement; vin doux de  
l'écume aux lèvres de la vague  
Les respirations se rapprochent de leur point de suspension  
Alors la mesure est le moment le plus beau  
Celle du paradoxe du battement qui est point par point  
réitéré  
Non pas longueur ni largeur mais hauteur et tremblement  
qui ne peuvent être pulsés que dans la brûlure et ne  
brûlent en dehors du feu qu'à l'état d'idée

## **Jouer à nu**

Le chant présume un espace de jeu réversible  
Tour à tour absorption et propagation obtenues par inspir  
et expir de plus ou moins d'air  
Disons le rythme d'un fois deux égale feux  
Selon la règle où aucun calcul n'échappe aux nombres  
sans quelque cause impénétrable  
Quand Ulysse demande « Qu'est-ce que ce lieu? »  
Les voix répondent « Inconnu, néanmoins plein de ses  
attributs est notre appel »  
L'affaire se complique dès que les Sirènes ouvrent la bouche  
Qu'il les observe tendre leurs pièges entre le proche  
et le lointain afin de le capturer  
D'après la tournure des événements le lieu s'emplit  
de résonants intervalles  
Se prolongent comme un écho les flammes que les  
intervalles lâchent

## **L'enchantement aux boucles**

Qu'est-ce que ce port inexploré aux phénomènes rouges  
et orange  
Ce vaisseau au mouillage captif du tableau  
Pleins de boucles secouées sont les cheveux au vent  
Qu'est-ce que ces Sirènes dévêtues alors que la brise fraîchit  
Plein de bouches qui remuent est ce chœur qui chante  
quelque chose  
Qu'est-ce que ces femmes nues qu'un furieux feu  
consume  
Même si la plage est couverte d'ossements de corps qui  
se décomposent  
Ce qu'écoute Ulysse le rend aveugle à ce qu'il voit  
Qu'est-ce que ce parfum de miel de fleurs dont  
s'enveloppe cette île?

## **Rivière de mots pour lit de papier**

Depuis combien de temps est-il devant cette plage aux  
glissements répugnants

Aux heures desséchées ne pas regarder ce qui lui vient  
à l'esprit  
Comme à celui d'une vache au piquet les premiers temps  
Il regarde bien sûr  
Ses yeux comme du bois pour la vis du tourment  
Le plus simple serait de n'avoir jamais suivi les dauphins  
jusqu'ici  
Ici tout est en feu non tout n'est pas en feu  
Ici rien ne crie pourtant il n'y a rien qui ne crie pas  
La réalité est pourvue d'un endroit et d'un envers qui  
l'embrouillent terriblement  
Quelle méthode pour s'extirper de cette surface prête aux  
pires apparitions  
Heureusement Ulysse s'entend en surplus de sens au  
milieu d'une étendue  
Par chance il a un système d'orientation autour de son  
noyau

### Capitaine Ulysse

Lumière essentiel éclairage de l'endroit pour voir où il est  
Sa présence lui montre l'étendue du flot froissé aux  
brouillons d'écume  
L'endroit lui rappelle l'intérieur d'une tête de dieu  
Perdu à l'intérieur de lui-même prisonnier d'une place  
trop vaste en lui  
La question de savoir si le temps passe vite ou lentement  
faute d'instruments de vérification reste sans réponse  
Une chose est sûre même rôti par les flammes du chant  
il doit écouter ce qu'il entend  
Étrange chanson de toile si comme celle de Pénélope elle  
se défait à mesure  
Il doit y avoir une façon plus sûre de s'attarder dans cette  
chanson  
En somme il y a quelqu'un en Ulysse qui ne veut pas  
s'en aller  
Rester sinon ce serait déjà s'éloigner  
Seulement plus tard il faudra bien se résoudre à ne plus  
rester

Cynthia Girard

(extrait du numéro 74)

*Red Light, intervention policière  
Et Quartier des spectacles, printemps 2012*

*Je dédie ces poèmes au marquis de Sade*

Je suis  
ton Café Cléopâtre  
mes seins  
des montagnes qui ballottent  
sous ton index

•

La *Main* déambule  
dans mes veines  
les globules ampoules rouges  
alignées  
un flux d'écoliers nus sexes en colère

•

Un pigeon voit tout  
volaille voyeuse  
les papillons exhibitionnistes sucent  
les sirops  
des allées en cul-de-sac

•

Les gendarmes  
nous attendent  
leurs matraques bien dures  
ils font la queue  
et la danse des boucliers

•

Je t'imprime mon manifeste  
dans la peau  
ma libération est libellule et  
mon sexe papillon de nuit  
s'enivre aux cris de l'OSM

•

Le Quartier des spectacles  
m'écartèle  
les chevaux de la police m'étirent  
en jouissance  
seul mon tronc résiste

•

L'UQAM tenancière  
vieille hippie des bordels de  
L'ÉDUCATION  
sixties et patchouli  
veut encore plus d'argent

•

Femmes de joie et  
représentants de l'ordre  
m'excitent affolement  
mon cerveau clitoris  
aiguise sa corne

•

Les maquereaux frayent  
autour de la tour de l'Horloge  
les femmes  
passagères de la Calèche du sexe  
lancent leurs hameçons

# Bernard Pozier

*(extrait du numéro 75)*

## *Croquis quotidiens*

### **En fuite**

Et si soudain elle partait  
Si elle nous quittait tous  
Pour toujours  
S'esquivant une nuit  
Sans même dire un mot  
En douce pour une fois  
Contrairement à son habitude

Et si elle s'en allait  
Comme passe le vent  
Vers l'horizon lointain  
Sans retour  
Partirait-on à sa suite  
Pour la retrouver  
Pour la ramener

Et si elle ne revenait pas  
Y aurait-il de l'ennui  
Par ici  
Et des larmes  
Sur les armes abandonnées  
À rouiller dans un coin  
Oubliées

### **Au centre de la rue**

Je te vois partout  
Là où tu étais  
Là où tu n'étais pas  
Tout le temps comme avant  
Comme maintenant  
Et dans le temps

Je te vois partout  
Et nulle part à la fois  
Hier et demain  
Maintenant et jamais  
Pourtant tu étais là  
Et j'y étais aussi  
Mais quand

Faut-il traverser le chemin  
Ou marcher jusqu'au bout de la lumière  
Pour être vraiment  
Et faire corps avec le réel  
Faut-il prendre demeure  
Près des pavés  
Ou à l'étage

Partir à pied ou en voiture  
Se faire sombre ou transparent  
Avec ou sans vêtement  
En négatif en noir et blanc  
Ou simplement rester là  
Debout au centre de la rue  
Pour toujours

### **Matin quotidien**

À l'heure des coureurs et des chiens  
Au ras du sol seul  
Paupière fermée

Tel un tournesol qui tournerait le dos à son ombre  
L'homme ne voit pas la nature habituelle

Celle-ci jamais ne s'habitue à lui  
Pas plus qu'à son regard distrait  
Tandis qu'elle invente de nouvelles variantes  
Qu'elle ajoute à ses paysages  
Pour les aveugles

Barrière des dents  
Clôture des cils  
Dessus nos mots

## Nocturne ciel

Une ville la nuit  
S'endort dans ses lumières  
Minime constellation dans l'infini  
Abrillée dans sa sécurité  
Drapée dans ses certitudes

Et d'autres çà et là plus loin  
Font de même  
Pour quelques heures noires  
Entre les vides et la lune  
À l'ombre de l'oubli et du rêve

Et nous plus infimes encore  
Mais pourtant l'œil ouvert  
Et l'esprit aux aguets  
L'on s'envole au-dessus d'elles

# Mario Cholette

*(extrait du numéro 76)*

## Avec les oiseaux en V

Chambre d'air plateaux de nuages s'étendre  
sur des illusions qui ne font que passer  
des images repliées qui fendent les vents  
emportant paroles et cendres  
route ailée compartiment d'émotions  
molle altitude du rêve en accéléré  
dites-moi la Pentecôte l'élévation les mirages  
une vie entière à redouter les chutes de pression  
les coups de tête de vent de chaleur  
à zigzaguer entre les doutes les maudits doutes

Accueil des nuages / acceptation de son sort  
rempart impartageable solipsiste  
oiseaux avec grâce chiens ailés vaches volantes  
le dormeur ouvre la porte de ses yeux  
et claque la brise l'espoir le sang douce  
femme plumage sensuel humeur changeante  
risque d'orage électrique risque d'emportement  
zèbres noirs surcharge vivifiante mon chat  
miaule à la fenêtre des saisons neige grêle  
prisme originale lumière celle que l'on boit

Accueillir le voyageur le réchauffer  
lui offrir de l'eau de pluie  
vêtements au sol partagent mon rêve  
est à moi à l'antédiluvienne expression de l'être  
ta vie mes champs ta boussole mon errance  
épouvantail à moineaux voleurs de feu  
grande passante chant tangible mine personnelle  
tes ailes mes songes tes humeurs mes vertiges  
chuter dans les trous d'air  
s'alléger s'élever

Obsessionnellement rêve    murs d'azote  
fronts chauds    éclair double poing    dé-  
placement des vapeurs    les préférences du  
système nerveux    la tristesse l'ombre  
sursaturation des émotions / le ciel sans toi  
la vie sans amour    sans nuées d'oiseaux  
sans cinéma intérieur ô dormir pour une fois

### **En sa demeure**

L'espace ma réverbération  
ciel lapis-lazuli estomac d'astéroïdes  
néolumière    flotter dans son crâne  
expérimenter le silence  
dans le vide comme un enfant  
avoir honte de ne pas voir dans le noir  
être manipulé par ses propres étoiles  
l'enfant songe  
étrange désir de frencher les étoiles  
à six ans absolue maison tu existes  
marée noire    silence sidéral  
on peut mourir dans son rêve

### **La voix du ciel**

Me trotte dans la  
Tête telle une pluie de lune  
Mezzanine mémoire pas-  
Sage vers toi  
Colombe sur ton sein  
Volée d'espoir

Me perdre en ton nouveau  
Continent les coudes sur la  
Table  
Être chez soi partout

Il m'en aura fallu du temps  
Pour apercevoir ton reflet  
Dans ma pupille

Lumière troublante  
Se dérobe à mes colères

Pion de porcelaine  
Je mesure ma place dans  
L'univers  
À la manière  
Dont ton image  
Modèle ma voix

Demain n'arrivera pas sans nous

### **Mémoire**

D'un non-temps  
Submergé  
Frissons de dents  
Collision mon vague et le flou  
Ouvre parle pisse crache mais meurs  
Va culbuter les montagnes arrache  
Les arbres dans ta bouche Soumets  
Le pli du monde à tes mains Fouille  
Les elfes selfies les dés les ires  
Refais les foules ouille les déserts  
Rapporte des christes pour la fête  
Qui s'annonce improbable

# Tony Tremblay

(*extrait du numéro 79*)

## *Images de monstres* (extraits)

Il faut accepter et comprendre le cauchemar, y pénétrer,  
l'explorer, le connaître entièrement. Devenir le cauchemar.  
Semer le pire. Partout. Faire mal.  
Faire le mal.

Une fois la souffrance de l'expérience gravée dans la chair,  
la cruauté acquise, le regard fixe, détruire le cauchemar.  
Devenir une évaporation de mal.  
Rosée ridicule.

invisible

voix tremblante  
tu exacerbés  
ta disparition

tu n'es  
plus qu'une ombre

si d'aventure  
l'affrontement te fait peur

tu tomberas

•

Il faut détester. Haïr. Tout. Particulièrement l'ensemble.  
Un tel potentiel de haine est à notre disposition. L'invitation  
à l'exploiter si grande, irrésistible. On veut notre  
haine. Haine de choix pour parcelle d'inhumanité. Que les  
puissants jappent en exigeant son usage.

de vous  
nous exigeons une  
absolue absorption  
un doux flétrissement  
cathode reliée  
à la moelle épinière

pour inoculer le poison

l'Amérique est contagieuse  
ce concept virulent cela  
pourrit les consciences  
les asservit  
aux rythmes  
des pyramides des  
structures des  
secrets qui nourrissent  
les maîtres du monde

depuis quand  
est-ce déréglé  
à ce point ?

•

dérive l'Amérique  
les prophéties du mensonge  
le consommateur damné  
dans l'abysse des corridors  
des magasins interminables  
d'une bureaucratie hybride

dérive le continent  
l'espace intime des serpents  
ces villes contagieuses  
battent la cadence sous les rues  
vibrent d'une onde délétère  
ça asservit le regard frais  
limite l'étirement des gestes  
quand les fleuves meurent

en Amérique  
dans l'horizon  
réside la perte  
le pays d'abondance  
le sort jeté  
les consciences abruties  
le sang qui coule  
nos derniers  
dollars

•

Change le chemin  
redéfinis le monde  
regarde droit devant  
devient ce que tu dois  
sauve la vie

fragments de moi  
coupants bijoux  
tranchantes frayeurs  
je ne suis que  
le tout

toute la brutalité de nos sens  
emmurés dans de  
sordides images  
de monstres.

# Dominic Marcil

(*extrait du numéro 82*)

## *Vue sur mer*

dans le coin de la chambre  
une lézarde se creuse  
la poussière s'accumule  
de petites dunes que nous soufflons tous les jours  
à un moment la fente vibre éclot  
une musique grouillante nous échappe

•

le sang les étoiles du corps  
pétrifiés en extase de la nuit  
un doigt se passe  
notre immobilité  
on cogne  
j'ai voulu un instant m'échapper  
voler tes rêves  
sans savoir à qui les revendre

•

il sait  
pour la mise en scène  
l'éclairage ambré  
pour les étoiles problématiques  
à chaque sourire il sait que  
je pense à la fois où  
j'ai joui dans tes yeux

•

la radio joue  
le *stabat mater* de francis poulenc  
une suite d'accords me fait penser  
à une ballade de bob dylan  
je cherche laquelle  
tu demandes à ton magic 8-ball  
*better not tell you now*

Noémie Roy

(extrait du numéro 83)

*L'alchimie des cavernes*

derrière toi  
une syllabe  
échappe  
à la musique  
des espaces lisses

entends-tu  
tes noms perdus  
qui s'épuisent  
se répètent  
en série d'onomatopées?

observe mes corps  
mes images  
d'incertitude

regarde-moi  
me regarder dans le carrelage  
sans faille  
des rêves  
à grande surface

à chaque intersection  
une foule esseulée  
effleure l'emballage

•

sans le savoir vraiment  
j'oublie le nom de mon arrière-  
arrière-arrière-grand-mère

mon souffle s'agrippe  
à la bouche caverneuse  
d'un autre monde

l'espoir est une chose vieille  
j'y plonge pour regarder encore  
la chaleur brute des paysages intérieurs

•

j'échappe mes corps disparus  
dans la pénombre des êtres  
des inévitables

dans l'absence de sol  
la terre s'essouffle

tout ce qui s'enracine  
se frôle dans l'apesanteur  
gravite dans l'errance  
des battements d'ailes

nos lucioles  
en veille  
s'épanchent

sur tout ce qui se cache  
sur tout ce qui s'habille

•

personne  
n'évite la chute  
du sourire  
qui glisse  
entre nous

la béatitude  
se fracasse  
au pied de la foule  
laisse entrevoir  
le vide des visages  
les frontières  
de l'inconscience  
la conquête des ciels  
la défiguration  
des sous-bois

le ventre pourri  
du monde

l'horizon  
une image cellophane  
qui se perce

parmi les jours

•

quelqu'un a ouvert les silences  
qui planent entre nous  
et pourtant  
la circulation ne s'arrête pas

parce qu'elle n'a pas  
de souffle

mais nous en avons un  
le souffle se rythme  
par le pouls  
des petites choses  
qui brillent dans le ventre  
et qui font de nous  
ce que nous sommes

•

nos chuchotements  
percent la cage thoracique  
du monde

ils s'échauffent  
comme quelque chose  
de plus vivant que nous

ici  
le jour se désosse  
l'instant se dépose  
l'instant se libère

tout ce qui se cache  
derrière les foules  
se couche  
à l'orée de la peau  
du continent  
du torse  
de la magie

la lenteur est sans sexe ni statut  
elle abrite nos souffles  
nos métaphores

nos corps se délestent  
au pied du temps  
le présent hiéroglyphe  
nos origines

# Roseline Lambert

(*extrait du numéro 84*)

## *L'usine*

les poupées naissent en Chine  
avec un regard de plastique  
dans une usine kaki

un défilé en chaîne pour les colorriages  
les corps en acrylique à paillettes  
s'alignent sur leurs petites boîtes

sur les murs de la fabrique  
brillent des taches de fard  
et des éclats de paupières

•

ça commence ici  
dans la chambre des naissances  
il y a toujours du sang  
coulant en soupe chaude  
où explosent des bouts de membres

j'étais là avant la lumière qui éblouit  
j'étais encore sans nom avant l'ouverture  
j'étais ni rose  
ni bleue  
un peu de peau de cheveux et de sang  
j'étais une forme avec des bouts qui dépassent

ça commence comme ça  
j'allais devenir une fille

j'étais un animal  
dans la douce ignorance du genre  
baigné de lumière éblouissante

•

et je l'ai décapitée j'ai arraché tous ses fils toutes ses cicatrices plus jamais de poupée je la démembre je l'étouffe de mes petits doigts serrés

je ne suis pas rose

je ne suis pas princesse je ne suis pas royale je ne deviendrai pas ça

je cours plus vite que toi mes cheveux ne volent pas au vent ne me regarde pas je ne suis pas là en tutu à poser en rose je suis le vivant je suis femme feuillue avec mes écorces et je cours plus vite que toi

ne me regarde pas

•

comprendre trop vite qu'il faut combler cette défaillance de l'être

femme sans majuscule  
pour être humain  
pour être

on ne parle toujours pas assez fort  
de l'Homme qui se tient en équilibre sur une pyramide de femmes  
de l'homme qui tombe

derrière un mur de lamentations  
dans la cachette au milieu du lit  
on y revient toujours à cette chambre des naissances

on ne parle toujours pas assez fort  
encore  
de nos voix qui ne portent pas  
de nos voix

•

elles courent sur les aiguilles  
on les bombarde

on ne voit plus rien les flashes fument  
ça fait des petites flammèches la jouissance

alignées elles ne dépassent pas la ligne  
une par une sur la passerelle on les expose

elles se figent dans ce temps vide où l'automne est une  
collection

de toute façon elles n'ont pas d'histoire  
elles ne disent rien  
selon les indications du couturier  
elles paradent

on les beurre d'huile  
on les juche sur des piquets  
on bride leurs mouvements  
on ferre leurs jambes bleues

on les hisse vers la page couverture  
vers le regard de l'homme bouleversé  
qui les confirmera femmes

on ne voit plus rien les flashes fument  
et pour bien répéter le message de la marque  
elles se figent dans ce temps vide où l'automne est une  
collection

Éric Roberge

(*extrait du numéro 86*)

*Une saison à pied*

I

Les énergies musculaires exigent l'eau pure  
et au petit matin avant le départ  
un sourire secoué au gré du vent  
qui devient baiser en un tour de complicité

Kilomètre après kilomètre  
escalades et descentes  
la douleur des foulées sur les accidents de terre  
commande du repos  
et des chairs à oxyder  
avec un triomphe du sevrage qui chatonne  
violemment

Ce soir les blessures tomberont de rire  
des veines joncheront le sol de la chambre d'hôtel  
la sueur ira aux égouts et  
sur le bout des pieds  
des lèvres rejoindront d'autres lèvres pleines d'alcool

II

Dans la nuit sans retour  
une tête de jeune femme  
avec sa lampe frontale  
se dépose sur de vieilles mains  
remplies de lames qui les empêchent  
de jeter langue à bon port

Jusqu'à l'aube s'arrondissent des couteaux  
sur des rochers d'une tendresse  
à les recracher  
un à un

sur l'étal de l'été  
avant de reprendre les chaussures  
laissées dans un coin de la forêt

Et les vautours de la récupération du métal  
tournent comme des commères ici et là  
dans le ciel de la nuit sans retour

### III

Des poils de barbe écrivent un braille sans lendemain  
sur des joues  
un alphabet du chaos qui se jette dans le fleuve  
et qui va à contre-courant pendant que les pêcheurs  
sur le quai  
s'inquiètent et hurlent pour que l'incompréhensible  
revienne se secouer de tous ses tabous  
sur la berge  
et remonter en direction d'un langage  
qui s'autodétruira à pied  
sur la route 138

### IV

Le temps finira par faire sombrer les amants  
par distancer leurs foulées main dans la main  
l'un d'eux franchira la ligne d'arrivée avant l'autre  
dans l'urgence de se mettre au monde autrement

À force de bousculer les arbres et les rochers  
leur biomécanique et d'observer les exoplanètes  
à force de s'attendre comme des gratte-ciel  
à vitesse variable sous le soleil de juin  
ils reviennent constamment à eux  
ligne de départ

## V

Il y a des risques  
coup de chaleur hypothermie passage à vide  
des chevilles tournent sur des racines  
et se dessinent des araignées de sang sur la peau  
syndromes aux noms propres  
qu'ils ne prononcent pas  
parce qu'ils doivent courir ou marcher

Kilomètre après kilomètre pendant des heures  
il l'observe analogique  
pendant que des spectres se numérisent  
tout autour d'elle  
se calculent et se kalachnikovent

Sa peau qu'il caresse  
au soleil de la dernière fois  
une infirmerie de hertz  
qui baisse le volume de la vie amplifiée

## VI

La montagne est un médecin aux bras croisés  
au sourire complice  
aucun diagnostic aucune prescription  
elle dope les maladies chroniques  
les vraies ou les fausses  
elle fouette d'éclairs l'oxygène le sang

Elle confond le nuage et le niveau de la mer  
sa végétation alpine est funambule  
elle rythme cardiaque en chute libre  
jour et nuit oiseau sans proie

Quand la flore s'agrippe souffle à la pierre  
elle dresse un fil sur lequel perdre pied  
deviendra avec l'âge barbe de glace

La montagne se défait  
de son sac de couchage

grande ourse elle impose sa cadence de lapin  
elle s'effondre rapide de toute sa hauteur  
si elle rêve de faire des bonds comme galet sur lac

# Francis Catalano

(*extrait du numéro 87*)

## *Patères (extraits)*

ma conscience c'est champ dévasté,  
C'est arrachis, c'est brûlis  
Et tu bêches dedans, à vide.  
Tu fauches dans une explosion  
De fécules invisibles  
(Je pousse d'en dessous  
Attiré par un soleil sombre  
Parmi les herbes folles).  
Sans équilibre notoire tu travailles  
Dans mon champ nu  
L'iris disproportionné  
Et je t'englobe, te prends, t'embrasse  
Alors que tu soulèves sans arrêt  
La terre au rythme du cœur,  
De ses basses pressions  
Tu remues les embryons asphyxiés  
Enroulés deux fois à leurs racines  
Étouffés par leur cordon,  
Tu laboures la terre  
La terre qui te veut ;  
qui te veut :

•

je fais ce rêve (combien éveillé) :  
je me déplace dans un dédale  
Je suis une souris blanche de laboratoire  
Il y a des salles blanches partout  
Des portes se ferment, je change  
De direction, je vais mon chemin.  
Plus loin, il y a de la nourriture  
Que je flaire, je n'en veux pas :  
ce doit être de la mort-aux-rats.  
D'autres portes se ferment  
Et je bifurque c'est

Une très belle et grande ville.  
Je poursuis mon erre, poursuis quoi encore  
Une porte se referme ; je m'impatiente ;  
cette nourriture ne me va pas ;  
une autre porte claque à nouveau ;  
je réprime une envie de crier :  
Que se passe-t-il ? Qu'arrive-t-il ?  
Le labyrinthe se referme sur lui-même  
Sur la ville blanche  
Sur moi laissé à mon sort  
Sur moi abandonné  
À mon rêve :

•

(soudainement je m'en aperçois)  
Les mots et les morgues vont ensemble.  
Depuis l'âge de cinq ans au moins  
Je trace des lettres et  
Je balbutie depuis l'âge de deux,  
Parle depuis cinquante ans  
Et c'est maintenant au chevet de mon père  
En cette dernière nuit de sa vie  
Que je fais cette découverte :  
mot et mort se ressemblent à mourir,  
Les mots vont mourir ici  
Je finirai par écrire le mot mort ici  
Après quoi ce sera la renaissance de l'écriture :  
le texte voyage j'en suis convaincu,  
Mais j'ignore s'il m'approche  
Ou m'éloigne de lui qui dort  
Ou d'elle la mort :

•

les infirmières  
S'activent derrière des classeurs  
(Plutôt que des espionnes comme tu le prétends  
Ce sont les faces criardes  
D'un cube Rubik).  
Je sais ton visage rougi :  
c'est ton vin artisanal,

Je sais tes anciennes bouches :  
mordre dans la chair des kakis  
Il y a longtemps dans les champs verts,  
Et les citronniers pivotent  
Et le lait de chèvre tourne,  
Je sais en dernier lieu  
Tes pieds bleus :  
ta vie est un casse-tête  
Reposant sur un axe  
Central :

## Caroline Rivest

(extrait du numéro 88)

### *La soutenable lourdeur du non-être*

Un plomb tiré sur ma cheville. Le sommeil fige l'ambre des os, rappelle ma fatigue des mois.

Les saisons passent.

Des nombrils de femmes me plaquent au front leurs mythes mal traduits.

*La poète à l'écart vomira sur papier, imprimera son paradis. On dira encore qu'une petite mort s'était cachée derrière le rideau blanc. La musique s'éteindra, le silence assourdira leur perfection ostentatoire.*

•

L'ennui tourne, ne laisse aucune prise une fois le réveil passé. Le papier de riz coupe le fil des jours.

De petites pierres s'entassent au fond des muscles, construisent la colonne d'un squelette souriant, le monstre du cœur que je nourris de mes enfances.

•

Menteuse lumière, le printemps tarde sous ta brume opaque, nos mots en attente se disloquent, les marmottes promettent. Nous attendons la fin des âges.

*Nous nagerons en pleine rue, au milieu d'une mer gluante de sel. La ville inondée se décomposera. Escargots atrophiés, nous traînerons nos coquilles, fusionnés d'amour à nos châtiments.*

•

Briser le cycle, l'engrenage. Ouvrir l'enclos, suspendre mes jeunesses sans éclat.

Les vertèbres de l'hiver claquent encore.

Je tâtonne, cherche le refuge installé à l'orée du soir.

•

Tendu pourtant le ventre crie sa faim, accumule, glisse jusqu'à l'oubli.

L'apogée fait mal comme l'inconfort des seuils : une pente où serpentent les affres de la solitude.

Nous voudrions empiler les calques des doigts qui s'écoulent sans nous nourrir.



La sirène brille, sa lente litanie crie à figer nos paupières, à bercer nos pulsions. Nous nous réfugions dans les angles osseux des tempes : cavités fragiles où s'enfoncent les méandres de l'âme.



Le matin glauque ouvre une ville fissurée.

J'ai trop mal pour cueillir tes mots derrière mes pupilles éclatées.

La brume enfle mes orbites, resserre mes chaînes.

*Un jour, j'aurai la force du Christ pour chasser les marchands du temple. Poserai vers l'avant mon regard brouillé. Il fera naître un poème pur qui fouettera mon goût de la violence et de la destruction.*

# Stefan Psenak

(*extrait du numéro 89*)

## *Crucifié du vide*

tu ouvres les bras  
et de loin comme ça  
vu d'en bas  
je pourrais jurer  
que tu déploies des ailes  
insensible à la rumeur de la rue  
qui monte jusqu'à toi

tu représentes  
selon la perspective  
une sorte de christ moderne ou d'aigle  
surplombant la ville  
et la foule massée à tes pieds  
qui s'écartera bientôt  
pour te laisser te fracasser  
sur le macadam  
et qui se rapprochera  
avec la même exaltation  
dans un mouvement mêlé  
de frayeur et d'attrait  
pour le macabre  
comme une vague  
qui frappe un écueil  
et qui revient  
abandonnant dans son sillage  
une partie infime de ce qu'elle charrie  
un poisson mort  
des coquillages  
des rebuts  
qui ne lui appartiennent pas en propre

tous ces trucs dégueulasses  
qu'elle rend  
parce qu'ils profanent sa substance

mais tu es encore là-haut

crucifié du vide  
oiseau blessé à la solde de l'effacement  
immobile avant ton saut  
et dont l'envergure des bras  
ne pourra être mesurée  
qu'une fois la chute consommée  
quand de ton corps disloqué  
gisant au centre d'une rue  
ou au cœur du monde  
à vrai dire cela n'aura plus la moindre importance  
ton sang et ta chaleur  
fuiront vers ce qu'il reste d'inconnu

en attendant tu es toujours là-haut  
je ne puis apprécier ton visage  
mais je t'imagine beau et noble  
je cherche à saisir ce qui se passe  
ce qu'il va advenir de toi  
que je ne connais pas  
souhaitant presque que tu sautes  
et que tu te distingues  
de tous ceux  
qui ne veulent qu'attirer l'attention  
sur leur misère fédérée  
que tu commettes l'irréparable  
que tu t'accomplisses dans toute ta finitude  
que tu nous affranchisses de nos déceptions

je me demande  
par quelle faille  
par quel flanc prêté à la désillusion  
le désespoir est un jour et quand  
entré en toi

je me demande  
si tu peux  
en ce moment précis  
mettre le doigt  
sur le point de rupture  
si tu comprends bien

qu'il n'y a plus ni retour  
ni recours possibles  
qu'une fois le vol engagé  
l'intervention humaine  
se limitera à la fascination et à l'horreur  
bref sera inopérante  
et qu'a posteriori seulement  
alors qu'il faudra boucler la boucle  
c'est-à-dire forcer les morceaux du casse-tête  
remettre en place ceux du corps  
pour maquiller la catastrophe  
et tendre vers l'oubli  
contre toute attente  
un homme peut-être  
se lancera à ta suite  
cherchera à recomposer ton histoire  
pour recréer une parcelle d'humanité  
se rassurer sur la sienne  
pour rompre le cycle de l'indifférence  
aspirer au sens  
d'une simple journée sur la terre

je te regarde et je me dis  
que tu as encore le loisir de tomber amoureux  
comme tu t'apprêtes à tomber dans le vide  
et que cet amour-là  
improbable et fortuit  
ne suffirait pas à te retenir  
dans ton élan

qu'il y en a eu d'autres  
tout aussi aléatoires  
qui ont pu te pousser au passage à l'acte  
et aux éclaboussures qui s'ensuivront  
ton existence pulvérisée  
et celle des autres gangrenée  
sans leur consentement

les autres  
ceux qui restent derrière  
démunis  
inaptes à ton absence

les enfants  
qui ne seront plus bordés  
que par leur mère  
ta place vide et froide dans le lit  
occupée par le seul espace de la mémoire  
l'abstraction qui subsiste  
quand il ne reste que des photos pêle-mêle  
dans une boîte à chaussures  
et un nom en suspension  
tracé à l'encre délébile

tous ces souvenirs à échéance  
qui s'étiolent peu à peu  
parmi les étrangers  
et ceux qui le deviennent  
un peu plus chaque jour  
toutes ces questions qui saillent en moi  
le spectateur d'une tragédie  
en cours de dénouement  
je voudrais te dire  
que je suis incertain de mon rôle  
de ce qu'on attend de moi  
crier jusqu'à manquer de souffle  
en sachant très bien  
que tu ne m'entends pas  
hurler justement  
parce que tu ne m'entends pas  
et puis recevoir en écho  
l'hypothèse de l'absurde  
le postulat du réel  
la conscience que je me donne  
un emploi dont je n'ai pas la tête  
que j'ai plutôt levée  
vers le ciel et sa pérennité  
au milieu desquels  
tu apparais  
comme une inconvenance  
un pigeon d'argile  
qu'on achève  
comme ça  
en plein vol  
ou à bout portant

## Roger Des Roches

(*extrait du numéro 89*)

**Poèmes inédits (extraits de *Ouvrir le livre à la page Danger*, en préparation)**

### **Qui a détruit les décors?**

Chaque pensée, informe ou vernie, poussée vers l'arrière,  
logée dans ces compartiments qui chancellent ;  
c'est la durée des insectes, l'haleine du réducteur.  
Laquelle de ces voix en interminable dialogue ?  
Suis-je celle qui parle ou celle qui répond ?  
La mortelle, la minimale, l'évaporée dans les membres  
dédiés à une chronique arborant de vieux fanions.

### **Astronomie dans le regard**

Je convoque le géant de l'automne au front grêlé,  
démence flèche du fragile, recueils dans la crasse,  
mots comme troubles du langage, rondeurs blêmes,  
je vole, je vois la grande immobilité sous le désir brouillon,  
je retrouve les rituels du cœur, de l'esprit inquiet.  
Quelques personnages hirsutes, bleuis par la distance,  
forment des défilés qui n'arriveront jamais à destination.

### **La conscience effeuillée**

Je me surprends à assister à une messe sans officiant,  
assis sur un banc de plomb dans la dernière rangée.  
Course au charbon, j'écoute le charbon.  
Des étiquettes illisibles couvrent tous les miroirs.  
Empilage d'écoles, de lits, de masques, d'automates.  
L'oubli est une savante entreprise, la maladie obligée,  
l'arme acide pointée vers le survivant.

## **Lente bataille contre les effacements**

Quelle sorte de dépositaire suis-je devenu ?  
Défaut de chair, animal de bien peu,  
historien efflanqué, réviseur d'arbres secs,  
vue compromise par des barrières (à chacune un nom,  
une année, ses figurants qui portent le deuil),  
j'attends que ce ciel se dégage, se découpe,  
le seul ciel, le seul, le sauf, l'inaugural.

## **Prochain clerc aux inventions**

Il y aurait le chapitre visage tourné vers le soleil.  
Chapitre raidi, mal rivé au sol, sainteté dérobée,  
sur le point d'être emporté par ses sens,  
chapitre nu et se trompant de siècle,  
lunette qui me permet de me proposer au futur,  
chapitre du dompté qui rêve et se touche,  
journal de la matière invitée comme droit et devoir.

# Stéphane Despatie

(*extrait du numéro 91*)

*Au 10, rue de Baci: des voyelles colorées, des consonnes  
ivoire et des dettes*

J'ai cherché ce salaud de fils  
partout sauf chez lui  
où il se crinque peut-être  
contre sa vision des choses

je lui imagine un matelas  
taché par d'autres fantômes  
abandonnés par eux-mêmes  
et par ceux qui les ont dessinés

probablement çà et là  
des articles de bonheur  
traînant comme des cadeaux

et de la musique  
au plancher  
avec les brûlures

•

Cette ville la nuit  
prolonge son désordre jusqu'au parcours  
des pas rappellent ceux de l'original  
qui cherchent la ligne de fuite  
de quoi survivre contre la peur d'un autre  
une proie tout le monde l'est

le chant des sirènes augmente  
et quelque chose de flou nous squatte  
est-ce la pluie ou la maladie  
ça trouble le peu de paix qui tombe  
avec le ciel immense et lourd

des gouffres se meuvent sur les trottoirs  
d'autres    ayant craché leurs barreaux  
stagnent    attendant la chute

il fait si noir que les médicaments éclairent  
le chemin qui craint  
autant que la porte de derrière entrouverte pour toi

il n'y a pas si longtemps la peur était un jeu

•

Un nouveau lexique  
s'éparpille sur la table  
nos yeux absorbent  
les oreilles hiérarchisent  
le cœur bat  
le corps chambranle  
l'esprit dissèque  
maintenant

maintenant  
ranger les photographies  
ouvrir le coffre  
choisir les outils

•

Nous passerons par la nuque  
descendrons le long de l'œsophage  
en chuchotant  
en cherchant des perles    des notes  
et des traces de crabe  
essoufflé par le combat

nous trouverons même dans les zones occupées  
de quoi passer la nuit avec dignité

# Sylvain Turner

*(extrait du numéro 93)*

## **Mon premier 42,2 km**

Je m'infiltrerai avec la discrétion d'un corps étranger dans la masse des coureurs jusqu'au corral treize, baigné par une lumière chaude de promesses de gloire. L'histoire, celle de mon premier marathon, s'écrira ici aujourd'hui. Les participants s'étirent, fébriles dans la fluorescence de leurs vêtements. Après une attente ponctuée de discours, le coup de départ est donné.

## **Jusqu'au dixième kilomètre**

Premières foulées, premiers mouvements; le corps s'engage, l'esprit s'active. Il faut pousser, vaincre la lourdeur initiale. Un peu plus vite, toujours plus vite. Je fixe un point à l'horizon; le paysage s'ouvre en perspectives nerveuses. Les autres participants ne sont plus que corps accessoires et couleurs en mouvement. Mon esprit se libère, prend congé de ce corps qui trop souvent le limite. Je cours à côté de moi en joie, tour à tour coureur des bois, déserteur en fuite, messenger en mission.

## **Du onzième au vingtième kilomètre**

La fatigue se distille en moi à la manière d'un alcool frelaté. Je pourrais disparaître au prochain kilomètre, comme ce coureur croisé au fil d'arrivée de mon dernier demi-marathon, qui succombait à un AVC pendant qu'on me passait la médaille autour du cou. Les spectateurs applaudissent le long du parcours. Un peu plus vite, toujours plus vite. Ma foulée est bonne, mes mouvements sont fluides; je danse sur des vertiges, guerrier aux pieds ailés. Je dépasse plusieurs coureurs défigurés par la douleur. Mon regard voltige au hasard dans l'espace, se livrant à des jeux d'équilibre, avant de se poser sur le visage d'un jeune coureur au teint cireux, allongé sur une civière.

Et ça y est, je frappe le fameux mur des trente kilomètres. Mes jambes sont des bouquets de tumeurs ficelés dans des lacérations, mes mollets des nids de bouches aux dents d'acier. J'avance au ralenti dans un film en noir et blanc tourné par un sadique. Sur la séquence, des coureurs me rejoignent, me dépassent. Devrais-je abandonner et me joindre à la procession de coureurs marchant la tête basse, de chaque côté du parcours, le corps vandalisé, l'esprit saccagé?

### **Du trente-cinquième au quarantième kilomètre**

Je dois tenir le coup, persister et me maintenir dans les vertiges sans fin de cette épreuve. Plus que sept kilomètres et je deviendrai un marathonien. Je pense à Philippidès, le premier homme à parcourir la distance séparant Marathon d'Athènes, mort tout juste après avoir franchi la ligne d'arrivée. La douleur entreprend un sprint fulgurant. Je suis maintenant un funambule aux jambes de plomb avançant sur un câble d'acier corrodé, un condamné qui s'enfonce dans le désert en traînant sa pierre tombale. Au-delà des dunes, j'hallucine des oasis jonchées de cadavres qui portent tous mon visage. Mes visions sont souillées de pendus en pleurs, de bêtes sacrifiées, de ballerines aux jambes cassées qui s'abandonnent aux mouvements d'une chorégraphie macabre. Je continue de mettre un pied devant l'autre, progressant avec l'assurance d'un acteur amnésique. J'arrive enfin au quarantième kilomètre, guerrier de la trempe de ceux qui préfèrent mourir au combat plutôt que d'enfiler l'uniforme des vaincus.

### **Les derniers kilomètres**

Mon corps est un territoire ravagé, une zone sinistrée. Je pense à ma fiancée, à ma fille, aux amis qui m'attendent au fil d'arrivée. Je m'engage dans le tunnel de couleurs et d'énergie lumineuse que forment les centaines de spectateurs massés le long du parcours. Leurs cris et leurs applaudissements me font frémir. Je ne suis plus qu'une masse de tendons et de muscles usés accrochés à une charpente menaçant de s'effondrer au moment où je franchis enfin le

fil d'arrivée, aveuglé par la lumière du soleil de midi. J'ai l'impression d'assister à ma naissance pour une seconde fois lorsque je pose enfin les pieds sur les bandes magnétiques du chronométrage officiel. Je marche d'un pas d'automate vers la bénévole souriante. Médaille autour du cou, je repère ma fille et mon amoureuse ; elles me saluent, dans la foule, souriantes. J'essuie mes larmes, me dis que je devrais écrire quelque chose sur ce premier marathon. Un poème en prose, peut-être ? On verra...

# Linakim Champagne

(*extrait du numéro 94*)

## *Porcelaine*

je le sentais  
l'homme  
dans ton diaphragme

la main qui insiste

une carabine à plomb

et quelque part  
des révolutions se perdaient

•

si le fil reliait nos mains  
se rompaît jusqu'à la grâce  
de l'ombre  
je remonterais  
les escargots de ta colonne  
soulagerais la porcelaine  
qui cicatrise les lésions

repousser les latences

juste un rappel  
un escalier  
pour accrocher la morphine

•

la jaunisse du printemps

ça veut dire

*tu pourras toujours  
revenir vers de nouveaux horizons*

*qui se masturbent  
pour mieux te quitter mon amour*

•

voulant toujours nous taire  
ce moment de répit  
d'absence  
au nord

puis ton appartement  
reste

ta chambre vide  
sur ton squelette  
enveloppé délicatement  
de rumeurs

•

je pourrais me clouer à genoux  
renflouer le coffre de l'inceste  
même si tu t'enfonces dans ma gorge  
au-delà de l'évidence d'un sentiment  
je ne sais jamais où situer notre échange

j'essaie de me départir des habitudes  
comme le hiatus entre nous deux  
tu te demandes surtout si ça vaut le coup  
de se désamianter pour ça

non  
ma réponse reste la même

•

se vomir les tibias  
comme une promesse de jours heureux  
quand on pourra oublier  
notre maison de la faim

•

des fleurs pour Schrödinger  
à l'automne des possibles  
année après année  
il y aura  
les limites de ton corps  
parce que les rondes de clés  
ne s'alignent déjà plus  
sans toi

•

la chambre muette  
et tu voulais  
en cherchant le sens de l'humour de la cocaïne  
fumer dans la gueule des passants  
pour caresser mes glandes

c'est de savoir  
si l'on peut toujours sillonner l'envie  
de m'ouvrir les verticales

# François Guerrette

(*extrait du numéro 94*)

## *Les jours en forme de cube*

un pied dans le monde du bruit  
l'autre, dans la tornade intérieure  
les fugitifs sont sans paupières  
nos signes vitaux mentent  
rêver c'est creuser la pierre malade

ne sachant plus sur qui  
prendre appui en moi  
respirer est mon arrogance  
ma plus vieille  
incertitude

ça monte, ça déborde  
c'est un dragon nécessaire

•

j'ai longtemps joué  
de la musique avec mes poings  
sur les vitrines et sur les murs  
où s'écrasent les anges déguisés  
en junkies nettoyant les pare-brises  
avec leurs ailes arrachées

aujourd'hui je vouvoie les plaies ouvertes

le calme des mutilés aide  
à fuir les prestiges de la clarté du jour  
les gloires aveuglantes  
la paix  
est radicale

le passé demeure  
imprévisible  
un vide constellé de tumeurs filantes  
personne n'échappe à sa propre nuit

tentaculaire, elle restera  
promesse à tenir  
problème à aimer  
nous sommes le cancer cosmique  
nous avons mal à la lumière

les voix noircies, tachées  
d'encre d'un autre siècle  
en sont la preuve musicale

•

quelqu'un à l'intérieur de moi  
ne respire plus, étranglé  
avec les bijoux taillés à même l'angoisse  
c'est un tyran, un enfant  
aux yeux de lièvre dévoré vivant

pour son bien, j'ai prié toutes les saintes  
de libérer les pitbulls enfermés  
à double tour dans la colère  
notre cercueil à ciel ouvert  
je lui ai donné le droit, le devoir  
de brancher mon cœur sourd  
à des appareils de démolition

je suis mon propre envahisseur  
le fils  
de mes erreurs  
il faut être furieux  
pour m'aimer

•

avec des noms de fleurs arrachées  
trop tôt à la terre  
j'ai signé des traités de trahison

j'ai échoué, à chaque fois  
n'ai pas su garder la tête  
à la surface du bouillon d'âmes pelées  
coupées, dénoyautées  
par les rois du bruit

au fond de mon crâne leurs esclaves  
tiennent le tonnerre en otage

•

les menottes imaginaires sont plus serrées

quand je meurs les mains liées par la fatigue  
mon sommeil est le festin  
des vautours rôdant  
dans mes rêves comme des policiers, eux aussi  
meurent souvent, n'ont plus le temps  
d'être jeunes, d'être aimés  
d'être eux-mêmes

l'enfermement  
notre projet collectif secret  
nous menace et nous rend  
menaçants

# Corinne Chevarier

(*extrait du numéro 94*)

## *Tu me diras quand je serai vivante*

1.

Derrière toi la verdure  
un jardin brûle ses appâts

des tombes s'enracinent dans les joues  
nous rampons sur l'implacable  
histoire d'un bleu maladroit  
la nôtre

le feu qui nous défait  
pâlit aussi nos silhouettes  
avons-nous déserté nos liens

2.

Tes bagues martèlent mon visage  
l'avenir effrité de nos doigts  
n'apaise en rien mon corps

le regard aplati des canicules ne connaît pas l'horizon  
on ne distingue plus le feu et la chair  
quand ta lumière crie mon nom  
cette brûlure

3.

Cette heure laide masque les plaies  
en mon ventre une cuisine aux mille couteaux

je rassure mes mains  
vous n'avez pas la mémoire des lames  
le sang sec et noir des peaux transparentes  
vous tremblez

tu te tiens sur le trottoir d'en face  
visant ma tête trouée  
une vie en points de suspension

j'attends le jour des sutures  
je te souris quand même

4.

Je nous retiens dans ma matrice  
réflexe de survie

trop tard pour la beauté  
je laisse maintenant une traînée poudreuse  
sur mon passage  
de la craie blanche s'efface sous la pluie

5.

Tu as disparu  
ta voix résonne dans le téléphone  
c'est mon anniversaire  
je suis loin de ta bouche

maintenant je te parle  
assise au centre des couteaux

6.

Une chambre d'hôpital entre les dents  
les blessures s'accrochent en tableaux de chasse  
effet des rasoirs sur nos liens improbables  
notre affolement exploite ce territoire

tu ressembles à mes veines surpeuplées  
malgré tout  
je cache mes poignards derrière mes os

7.

Est-ce que le sang coule  
je dépose la question  
sur cette lèvre où se gerce ta voix

en bas  
plus bas que le sol  
tu restes étendu au-dessus des chuchotements  
je n'ai pas atteint l'artère qui t'habite

mon désordre de consonnes couvre le plancher

8.

Cuisiniers avides de déchirures  
mes doigts se sont aiguisés sur ton corps

autour de nous  
reste ce hurlement de l'espace fendu

je suis maintenant plus grande de l'intérieur  
plus seule  
même ta détresse abandonne

9.

Mon bras revient en boucle  
autour de ta taille  
indomptable lambeau de tissu dans le vent

tu sors de ma poitrine  
je ne suis pas dupe  
la beauté ne revient jamais sur ses pas

sur ce lit nu  
nous restons immobiles et blêmes  
nos couteaux déposés au milieu des draps  
personne ne pourra t'atteindre

10.

Enceinte sans accouchement possible  
un deuil attablé au reste du monde  
je me regarde à travers une vitre  
les articulations ne font plus le même son  
je ne sais si c'est toi  
ou mes armes que je porte

11.

La croissance des os  
chevreuil aux mémoires ouvertes  
je ressens l'assèchement du temps  
l'égarement des poussières

ton mutisme emporte mes traces  
tu n'es plus cette fenêtre où j'épiais mon arrivée

ton odeur de tilleul et moi  
tout ça s'enfonce lentement dans la terre

# Jean-Philippe Bergeron

(*extrait du numéro 96*)

## *Montréal-Nord Macerata* (extraits)

Dans ma tête et celle de Rose  
L'enfant que nous n'aurons pas  
/  
Ce n'est pas l'absence  
Qui m'est  
Insupportable  
Mais la coprésence  
De l'absence et de son fantôme  
/  
La joie a des limites  
Alors que la tristesse  
Qui l'encage  
Et la fait  
Briller  
N'en connaît pas  
/  
Lætitia non  
Ce changement radical de vie oui et non  
Une maison assez grande pour le contenu  
Des rêves  
Dans Ahuntsic  
Catégoriquement non  
La brise sur une plage oubliée de tous  
Peut-être  
Mais de manière  
Exceptionnelle  
S'y embrasser  
Une première fois ensemble  
À plus de 40 ans  
Et les visages retenus  
De Lætitia  
Nous les livrons Rose aux laisses de mer  
/  
Nous serons mariés  
Avant de mourir

Et Rose tu n'auras toujours  
Que 3 enfants  
La mort  
Nous la refuserons  
Chaque jour  
L'élèverons au rang de la nuit  
En toi et en moi  
/  
L'argent ce langage  
Qui rôde  
Suivant de ta cuisse  
La veine  
Savante  
Laquelle dans mon cerveau explose puis bave  
/  
En Gaspésie  
Je veux faire d'une chambre  
Une explosion de la mer  
Un alignement des astres  
Une qualité  
Des corps  
Devenue vraie  
/  
Je voudrais prendre  
Tes cheveux et globules  
Rose  
Un à un les faire correspondre  
Aux premiers sons émis  
Par un enfant  
Puis aux fibres des langues anciennes  
/  
Tu parcours avec moi  
Les lieux primitifs  
Auxquels nous devons répondre  
Avec nos corps  
Dans l'espace  
/  
Oka  
Saint-Adolphe-d'Howard  
Magog  
Sa périphérie  
Montréal-Nord et Montréal

Gould  
Carleton-sur-Mer  
Ces lieux dont nous formons  
La somme  
Et le périmètre  
Intensifié  
/  
Ton visage beau  
Rose  
Entre aquarelles du monde mis à mort  
Et gestes anciens  
Nouveaux  
/  
Tu dois avoir peur Rose  
Que je boive  
Tout le gin seul  
Tu le rapportes donc  
Chez toi  
/  
Je numérise dans ma tête  
Actes sexuels  
Griffures  
Rose  
Sciences et anatomies  
Expressions amoureuses  
Bois dorsaux  
/  
Je veux que tu vomisses  
Dans ma gorge  
Toute la science du langage  
Et que tu la scindes  
Rose  
Pour me parfaire  
Ou me détruire  
/  
Je partage  
Avec toi  
Une sérénité crépusculaire  
L'annonce  
Sombre  
Jumelle de l'enfant  
Que nous n'aurons pas

/  
Ce n'est pas une bonne idée  
Je sais  
D'avoir un enfant  
Un quatrième pour toi

/  
Je tiens quand même  
Contre mes côtes  
Ce petit corps négatif  
Venu nous rêver  
Rose

/  
Avec sa lumière  
Son insuffisance  
Puis son prénom jamais vraiment épelé

Par personne  
Et dont les lettres ne se détachent plus  
Dans mon cerveau  
De nos noms

# Annick Chauvette

(*extrait du numéro 97*)

## *L'ommonde* (extraits)

Les réflexes généraux visent  
blanc sur blanc radiographie  
la monochromie absolue.

Des corps se disputent des corps  
et l'on compte, compile, étiquette.

Des études, statistiques, formulaires  
évaluent, condamnent, expulsent  
les hétéroclites qui coïncent ou refusent.

Et encore et toujours plus de papiers, de dossiers  
de compartiments creux que d'habitants  
la plupart étroits et si mal habités.

•

On se falsifie une raison roc  
sur foi molle moite, peu importe l'icône  
blancheurs de guerre pour s'ahurir.

Des mondes s'arrachent des mondes  
et l'on chiffre, on documente, on justifie.

Plaies, tortures, meurtres se marchandent  
à rompre rompre cœurs corrompre têtes  
et l'on classe et l'on classe et l'on classe  
événements, conquêtes, découvertes  
et la chronologie manivelle un mouvement  
mirage qu'on appelle avancer.

•

On massacre à la machine  
et dans le vacarme ferraille  
des croisements industriels  
on perd tous les signes vitaux.

De l'interférence croît une muselière  
où l'on parle couramment petit parasite.  
C'est la langue qui carpe le dire pleutre  
quand rager rogne en sourdine.

Rien entendre, on sous écoute  
cloître où il fait si blanc bruire fort.

•

Le tunnel se resserre  
sur cellule personne ici  
l'absence règne sur les corps.

L'immaculé éblouit ou émascule  
détails, contours, reliefs blanchis  
sous lumière excessive, pas d'odeur  
ni d'âme qui vive, toute chaleur interdite  
ici seule, la couleur halogène de l'implosion.

Les portes s'ouvrent sur des murs  
et dans les miroirs droit devant  
les reflets crèvent les yeux.

Tête lente, on dit oui oui  
rien voir, seule issue.

# Jean-Sébastien Huot

*(inédit)*

## *Un 4 avril* (extraits)

J'aurai connu scalpels  
Lèvres cicatrisées au plomb  
J'aurai connu les sous-sols préfabriqués  
Les nuits chavirées  
Le pain étouffé  
Sacoques sur amphétamines  
Coudes lacérés  
J'éclate miroirs  
Sacres à blanc  
D'une aube sciée

•

Fils sous revolver  
Fait table rase  
En une pièce  
Reculée du métro Villa-Maria  
Les cendres vives  
Les diètes aux vêtements réversibles  
Ces marionnettes d'argile  
Qu'affûte un passé sans fenêtres  
Je tords vipères  
Se lovant en boule  
En mon crâne fracassé

•

J'ai le cœur  
Qui explose dans le jaune  
Marguerites partout marguerites  
Je délave les buissons d'aubépines  
Je javélise les pistils  
D'une vallée en larmes de bois  
Maintenant nuits cassées  
La fatigue au travail

Je n'erre plus pendu aux poutres  
J'offre semis  
Tulipes  
Sans plus d'épines aux poings

•

J'aurai mutilé poignets  
Avalé Imovane  
Bu charbon activé  
Me retournant sur civière d'urgence  
J'aurai endigué les sentiers  
Les ruisseaux  
Les perdrix plombées  
Une grande pluie vivait en ces champs dévastés  
Asphyxiant tout ce qui égorge

# Jean-Marc Desgent

*(inédit)*

## *De humana natura*

*Merci à Guillaume Asselin,  
Christine Palmiéri, Pierre Ouellet,  
Filippo Palumbo*

L'heure que je suis arrivé à ne plus disparaître, que je suis de tous les temps traversés.

D'abord, être une âme montée, puis, tout en descendant ou grim pant l'escalier, regarder, pleurer, saigner, sortir du solaire; toi aussi, tu finiras sans poumons, mais avec la beauté sans fond des corps tremblés. Un mot, chaque syllabe, chaque phonème, chaque phrase ne s'écrivent que dans leur propre bouleversement politique, que par transcendance en fortes transes.

Je travaille dans le détruire, dans la pauvreté, son vertige de tant de choses. Je suis, chacun devient, une fois transfiguré, le récit du mauvais côté, du mauvais posé.

Qui doute, qui s'en souvient, qui creuse, interroge le sable, la boue, le rocher, l'être dérobé: tout n'arrive plus, le triste est sans question.

L'ennui, les ennuis, la nuit, toi, moi épions ce qui s'écroule, tu cherches, j'imagine, ma fente sexuelle et thermique, tu vois passer les nous froids, les nous armés, les nous nord.

•

Nous sommes la seule femme de notre humanité, nous, les ficelés aux idées mortes, déjà. Dame Mystère, toute faite de petites gens qui ne savent plus, je suis leur corps, dans leur corps, Dame Misère, dans leurs creux.

Entends-moi, dresse-moi, tu mens le moi, nous cachons nous, nous replions bien serrés nos multiples sexes, ne me déshabille pas, la douleur est sur ma peau montrée à la fenêtre, montrée aux orages.

Porter l'enfant, coucher le chien, préparer la planète et l'étoile, répandre ce qu'il y a à répandre d'excessif, tends-moi

tes bras, bande-moi tes muscles ; il faut du physique surgi et du réfléchir terrible. Devenir désappris. Toi, l'autre ira où il veut sans ses chacun, sans ses chacune.

Je suis né parmi plusieurs, j'ai mis l'insigne des guerres, blesser, flageller aux coupures, aux bosses, aux bleus, aux violets, aux fleurs comme aux roses, aux ecchymoses, aux animaux qui tombent dans la fosse et j'ai placé l'existence devant le lieu ; écrire le paysage, écrire le temps du paysage, sorte de médecine pratique pour réparer l'être et le sublime. Je n'ai pas encore de vrais doigts, de vraies paumes, je suis hurlé à même les loups derrière les arbres.

•

Ça se dit sans remuer les lèvres, se révèle être l'apologétique des terres et des campagnes : devant, un champ sauvage pour l'enfant qui cherche sa langue, sa nomination, son soleil brutal, pur, total, butineuses, bourdons, mouches et taons, tout ce qui vole et fait un bruit continu, chaque herbe du mouvement en épanoui.

Ça dit les lèvres ouvertes des terres et des campagnes : à gauche, c'est la forêt où les bêtes parlent sel, eau courante, ombres, passeurs clandestins et feuilles bruissantes, y marcher pour disparaître, y monter pour perdre le souffle, y descendre comme une nouvelle divination, un incendie annonciateur dans le noir absolu.

Finalement, sans remuer les lèvres des terres et des campagnes : à droite, un petit lac pour ne jamais perdre de vue son nageur fatigué, un lac vert et profond, avec une anse pour les sangsues, une autre pour les grenouilles, mille quenouilles, les batraciens premiers. L'origine est là qui rêve désir, eau d'or, tout autour.

•

Je suis le vivant avant moi, avant la chose, avant l'humaine, avant son avènement ou son événement. On se disparaît sur la pointe des pieds malgré les coups durs cardiaques donnant le vertige, la peur, on s'en va d'un signe d'initié, en fermant, claquant les millions de portes de l'ordre et du désordre. Quitte ton gland, quitte ta pendaison.

Je suis le quadrupède athlétique, insensé, beauté des chiens et des chevreuils, violent, indécent, sorte de machine-outil nue qui grince, qui prie, qui revient et qui se fait fondre la nuit.

Ne plus savoir comment capter l'air qui circule, comment aimer, consentir à la poussière. Mes pieds nus, rythmés, foulent les herbes du hasard.

Feu des savanes, feu et ne se récite pas, feu de la constellation qui ne dort jamais. Les abattues chaque jour, chaque sainte minute, carrosses cassés de moi, viennent sur terre, nées de moi, mortes de moi, miraculeuses de moi. C'est une pensée déferlante qui nous précède, qui nous devance, qui nous annonce l'enfer des grandes plaines.

Je vis en solitaire nos guerres civiles répétées de tant de différends, de toutes les différences, de toutes nos hyperboles. C'est fuir le lieu ou être brûlé.





*XYZ. La revue de la nouvelle* est un périodique trimestriel qui se consacre exclusivement au genre de la nouvelle. Au gré des publications, de nombreux auteurs prestigieux côtoient des auteurs en émergence. Grâce à de fréquents numéros thématiques, son contenu se renouvelle sans cesse et assure une exploration de tous les lieux possibles et mouvants de l'imaginaire.

Abonnez-vous : <https://xyzrevue.com>





Créateurs d'étincelles  
ecritsdesforges.com

## NOS NOUVEAUTÉS

<b>ATALLA</b> , Nora	Morts, debout!
<b>BEAULIEU</b> , Germaine	Empreintes
<b>CAYER</b> , Maxime	Les amours industriels
<b>CÔTÉ</b> , Bianca	Le ciel est-il une bâche?
<b>DAOUST</b> , Jean-Paul	Les cendres bleues (7 <sup>e</sup> édition)
<b>GAGNÉ</b> , Nicole	Qu'as-tu fait des fruits amers?
<b>GAUCHER</b> , Dominique	L'inverse de la lumière
<b>LONCHAMPS</b> , Renaud	Mystères
<b>OLIVIER</b> , Dominique	Le carrousel des trahisons
<b>PONTBRIAND</b> , Jean-Noël	Laissez passer l'ombre le cheval suivra
<b>SARRASIN</b> , Marie-Hélène	Nos banlieues
<b>VARGAS DE LUNA</b> , Javier	Sous-solitudes / Subsoledades

## CLAUDE BEAUSOLEIL

<b>BEAUSOLEIL</b> , Claude	En un grand souffle noir
----------------------------	--------------------------

ÉCRITS DES FORGES

992-A rue Royale, Trois-Rivières (Québec) G9A 4H9

Tél.: 819.840.8492 — [ecritsdesforges@gmail.com](mailto:ecritsdesforges@gmail.com)



# revues culturelles québécoises

ARTS VISUELS CIEL VARIABLE - ESPACE - ESSE - INTER - LE SABORD - PLANCHES - PHOTO SOLUTION  
VIE DES ARTS - ZONE OCCUPÉE CINÉMA 24 IMAGES - CINÉ-BULLES - CINÉMAS - SÉQUENCES CRÉATION  
LITTÉRAIRE ENTREVOUS - ESTUAIRE - EXIT - LES ÉCRITS - MŒBIUS - XYZ. LA REVUE DE LA NOUVELLE  
CULTURE ET SOCIÉTÉ. À GÂBORD! - CAMINANDO - L'ACTION NATIONALE - LIBERTÉ - L'INCONVÉNIENT  
NOUVEAU PROJET - NOUVEAUX CAHIERS DU SOCIALISME - RECHERCHES SOCIOGRAPHIQUES - RELATIONS  
HISTOIRE ET PATRIMOINE CAP-AUX-DIAMANTS - CONTINUITÉ - HISTOIRE QUÉBEC - MAGAZINE GASPÉSIE  
LITTÉRATURE LES CAHIERS DE LECTURE - LETTRES QUÉBÉCOISES - LURELU - NUIT BLANCHE - SPIRALE  
THÉÂTRE ET MUSIQUE CIRCUIT - JEU REVUE DE THÉÂTRE - LES CAHIERS DE LA SORM THEORIES ET  
ANALYSES ANNALES D'HISTOIRE DE L'ART CANADIEN - ÉTUDES LITTÉRAIRES - TANGENCE - VOIX ET IMAGES

**sodep**  
revues  
culturelles  
québécoises

**SODEP.QC.CA**



# mœbius

## abonnement

taxes et frais postaux inclus  
quatre numéros par année

		1 an	2 ans
Canada	individu	48 \$	85 \$
	étudiant	35 \$	60 \$
	institution	95 \$	180 \$
États-Unis	individu	75 \$	140 \$
	institution	115 \$	220 \$
International	individu	85 \$	160 \$
	institution	130 \$	250 \$

Veillez adresser votre chèque  
ou mandat-poste à l'ordre de

Moebius  
2200, rue Marie-Anne Est  
Montréal (Québec) H2H 1N1

Téléphone : 514 597-1666  
Courriel : [revuemoebius@gmail.com](mailto:revuemoebius@gmail.com)  
Site Internet : [revuemoebius.com](http://revuemoebius.com)

---

Nom :

Adresse :

Ville, province :

Code postal :

Pays :

Téléphone :

Courriel :

Abonnement à partir du numéro :



# exit

revue de poésie

## JE M'ABONNE ET J'ÉCONOMISE

Prix en librairie : 12 \$

Version numérique (PDF) : 8 \$ (sur le site Internet d'*Exit* seulement)

### Particulier (version papier seulement)

1 an/4 numéros : 42 \$

2 ans/8 numéros : 80 \$

### Institutionnel (version papier seulement)

1 an/4 numéros : 60 \$

2 ans/8 numéros : 110 \$

### International (version papier seulement)

1 an/4 numéros : 70 \$

2 ans/8 numéros : 130 \$

*(les taxes et les frais de poste sont inclus dans les prix)*

Je désire m'abonner  me réabonner

À partir du numéro en cours  ou du numéro \_\_\_\_\_

Nom : .....

Adresse : .....

Ville / Province : .....

Code postal : .....

Téléphone : (.....) .....

Télécopieur : (.....) .....

Courriel : .....

Je paye par chèque  Visa  Mandat

N° : ..... Expiration : ..... / .....

Signature : .....

Chèque et mandat payables à l'ordre de :

**Revue EXIT/ Éditions Gaz Moutarde inc.**  
**C.P. 22125, C.S.P. Iberville, Montréal (Qc), H1Y 3K8**

Internet : [www.exit-poesie.com](http://www.exit-poesie.com)

Courriel : [administration@exit-poesie.com](mailto:administration@exit-poesie.com)

# exit

espace de création et de liberté,  
exit publie quatre fois l'an  
des textes poétiques  
et se rapportant à la poésie.

## ANTHOLOGIE

### des poèmes de

Patrice Desbiens, Yves Boisvert, José Acquelin,  
Martin Pouliot, Jean-Sébastien Larouche,  
Fernand Durepos, Nancy R. Lange, Nancy Labonté,  
Serge Patrice Thibodeau, Denise Brassard,  
Hélène Monette, Isabelle Forest, Linda Bonin,  
Benoit Jutras, Paul Chamberland, Jonathan Lamy,  
Henri Chassé, Dominique Lauzon, François Charron,  
Marie-Hélène Montpetit, Catherine Harton,  
François Godin, Christine Germain,  
Daniel Leblanc-Poirier, Jean-François Poupard,  
Dominique Robert, Cynthia Girard, Bernard Pozier,  
Mario Cholette, Tony Tremblay, Dominic Marcil,  
Noémie Roy, Roseline Lambert, Éric Roberge,  
Francis Catalano, Caroline Rivest, Stefan Psenak,  
Roger Des Roches, Stéphane Despatie, Sylvain Turner,  
Linakim Champagne, François Guerrette,  
Corinne Chevarier, Jean-Philippe Bergeron,  
Annick Chauvette, Jean-Sébastien Huot,  
Jean-Marc Desgent

exit revue de poésie  
Éditions Gaz Moutarde  
C.P. 22125, C.P. Iberville  
Montréal (Québec)  
H1Y 3K8  
redaction@exit-poesie.com  
<http://www.exit-poesie.com>